

LE MONACHISME GREC EN ITALIE DU SUD

Sommaire ¹



L'influence grecque en Italie

Les moines grecs et le culte grec en Italie

Les épreuves des moines grecs en Italie du Sud au IXe siècle et aux siècles suivants

Annexe

Représentation de saint Nicolas de Cilicie d'après les fresques de grottes des Pouilles ayant appartenu à des moines grecs

Brindisi. Crypte Sainte-Lucie sous l'église Sainte-Trinité

Saint-Vito-dei-Normand (région de Brindisi). Grotte de Saint-Biagio sur le domaine Gianuzzo

Saint-Palagianello (29 km au nord-ouest de Tarente). Église rupestre Saint-Nicolas, à 3 km au sud-est de la gare.

Croquis schématiques

Influence grecque en Italie

Outre la proximité naturelle de la péninsule italienne avec l'Orient grec, les relations entre les deux se sont normalisées dès l'établissement par l'empereur Constantin d'une nouvelle capitale impériale sur le site de l'ancienne colonie grecque de Byzance. Ce déplacement du centre politique a, d'une part, entraîné une certaine romanisation de la région du Bosphore, et d'autre part, renforcé la colonisation grecque sur les rivages de la Méditerranée et de l'Adriatique.

Cependant, l'influence latine dans le nord et le centre de l'Italie était trop forte pour que les Grecs puissent s'y implanter durablement. Ils se sont cantonnés à la bande côtière allant de la Sicile jusqu'à l'Adriatique – la Calabre et les Pouilles, ou la région d'Otrante. Cette nouvelle population s'est progressivement acclimatée à la région, y imprégnant son mode de vie et ses caractéristiques nationales. Ici, sa langue et sa culture étaient préservées, l'influence grecque se poursuivant depuis les rivages voisins de la péninsule grecque. De plus, la région était éloignée de l'Italie centrale, qui avait subi très tôt des invasions barbares.

L'influence grecque était manifeste dès cette première période d'échanges entre l'Orient et l'Occident, notamment dans la littérature, le culte et l'art. Avant même la défaite finale de l'Empire ostrogoth en Italie face aux généraux de l'empereur Justinien, l'influence grecque imprégnait l'architecture et la décoration des édifices religieux. La sympathie des évêques de Ravenne pour l'ecclésiastique byzantin était telle que les mosaïstes grecs plaçaient les portraits de l'empereur Justinien et de Théodora en évidence dans les églises. La vénération pour cette dernière, reconnaissance de son patronage ecclésiastique, était soulignée par une auréole, tandis que, par exemple, l'évêque Maximien était représenté sur la même mosaïque sans cet emblème de haut rang. L'établissement d'une vice-royauté byzantine à Ravenne, supervisant et administrant directement la vie de la région nouvellement conquise, renforça naturellement l'influence grecque et introduisit des éléments grecs dans la vie quotidienne. Dès lors, l'hellénisation, au sens propre du terme, des terres latines commença, conséquence naturelle de la volonté byzantine de conserver l'Italie. Bien qu'il fût difficile de s'affranchir immédiatement de l'influence latino-ostrogothique et que l'administration restât longtemps entre les mains de nobles locaux, Byzance transféra progressivement les fonctions administratives, sociales et ecclésiastiques à des Grecs d'origine. À cet égard, Byzance fut contrainte de recourir à des mesures hâtives et fermes. La raison en était la présence, au sein de la population italienne, d'une faction romaine particulière, loin de partager pleinement l'enthousiasme populaire pour la libération du joug barbare. Ce parti était sans doute inspiré avant tout par des représentants de l'Église romaine, qui s'était toujours sentie en conflit avec ceux du patriarcat byzantin et craignait que sa dépendance politique envers l'empereur ne se mue en dépendance ecclésiastique et religieuse. Logiquement, cela aurait conduit à un affaiblissement général du pontificat romain. Ces craintes n'étaient pas dénuées de fondement, car en théorie comme en réalité, le souverain suprême de Byzance était «Imperator et

¹ traduction automatique

sacerdos» et, par conséquent, l'autorité ecclésiastique romaine devait composer avec cette position du nouveau dirigeant italien. Et, plus particulièrement sous le règne de l'empereur Justinien, le pontificat romain devait veiller à préserver son indépendance. Ceci explique avant tout la prudence du pape dans ses relations avec la cour byzantine et les autorités ecclésiastiques. À mesure que l'influence byzantine s'affaiblissait en Italie, cette prudence se mua en hostilité déclarée, aboutissant à un mépris total de l'autorité ecclésiastique d'Orient.

L'influence byzantine pénétra progressivement la société, la culture et la langue. Le milieu ecclésiastique resta d'abord à l'écart de cette influence. Cependant, avec le temps, il fut lui aussi contraint de s'y soumettre. Non seulement à Ravenne, mais aussi à Rome, les plus hautes fonctions ecclésiastiques étaient occupées par des Grecs, qui introduisirent les coutumes byzantines et hellénisèrent l'idéologie même du milieu ecclésiastique latin. Ainsi, à cette époque, par exemple, à Grado, un certain Élie, d'origine grecque, fut nommé patriarche, à Naples Démétrius fut évêque, à Silva Candida, Nikita, etc. À la cour papale, à la fin du VII^e siècle, on trouve des prêtres aux noms grecs : Théophane, Serge, Théophylacte, etc. Ces Grecs représentaient le pontificat romain aux conciles d'Orient et étaient envoyés comme légats auprès des Byzantins.

Ces quelques faits suffisent à illustrer la situation du clergé et des moines venus d'Orient à Rome avant l'iconoclasme. Les autorités ecclésiastiques les accueillirent en communion, leur permirent de s'unir, de fonder leurs propres églises et monastères, et de perpétuer leur langue et leurs traditions. Mais, dans le même temps, elles fixaient les normes de leur vie interne; ce qui constituait une déviation marquée par rapport au dogme général de l'Église, identique en Orient comme en Occident, était corrigé par des mesures purement disciplinaires. Le pape Donus, qui envoya des moines syriens de leur monastère romain vers divers monastères lorsque leur pensée nestorienne fut découverte, agit en toute légalité, sans s'immiscer dans un domaine qui ne relevait pas de sa compétence. Il faut toutefois rappeler que ce favoritisme envers l'élément oriental au cœur du latinisme était fortuit, tout comme l'accession au trône des souverains romains – Grecs, Syriens et autres. Le parti nationaliste romain était forcément amené à considérer l'influence croissante de l'Orient à Rome avec une certaine méfiance et une certaine appréhension. Dans le contexte politique instable de l'Italie, où elle se trouvait depuis la fin du IV^e siècle, les descendants directs des anciens Romains pouvaient rêver d'indépendance politique, notamment vis-à-vis de Byzance, où l'autorité ecclésiastique se révélait souvent un simple instrument au service du pouvoir temporel. Or, dès le milieu du VI^e siècle, Byzance avait découvert en Italie, à travers les autorités ecclésiastiques romaines, une force puissante et bien organisée, exerçant une forte influence en Occident. Elle se soumettait en silence au cours inéluctable des événements, mais ne pouvait reconnaître l'autorité de l'empereur en matière ecclésiastique en Occident. Bien entendu, l'autorité ecclésiastique de Rome ne trouvait de partisans à sa politique que dans les milieux latins. La population grecque, nombreuse, de Sicile, de Calabre et de la région d'Oranto s'est toujours rangée du côté de Byzance, fidèle à ses conceptions et traditions politiques et ecclésiastiques. Loin du centre du latinisme, l'influence orientale s'est développée et étendue; des clercs et des moines s'y installèrent, formant une communauté ecclésiastique sous l'autorité du patriarche byzantin. À proprement parler, les évêques de Sicile et de Calabre étaient subordonnés au Saint-Siège romain. Même le pape Léon le Grand, dans sa lettre du 21 octobre 447, et le pape Gélase, dans celle du 11 mars 494, exigèrent de ces derniers une soumission totale à Rome et la reconnaissance de son autorité en Italie du Sud. Le pape Grégoire le Grand, au VI^e siècle, insista avec un zèle particulier sur ce point, entreprenant progressivement latiniser ces régions et introduisant, par exemple, le célibat des sous-diacres.

Ces lettres, et d'autres semblables, sont très caractéristiques et montrent que l'autorité de l'Église romaine fut très tôt imposée artificiellement aux diocèses d'Italie du Sud. Par conséquent, non seulement la population, mais aussi le clergé et les évêques, parfois ordonnés à Rome, étaient loin d'accepter librement l'autorité du primat romain. Les relations avec ces derniers n'étaient pas étroites, et le développement exceptionnel, la grande sainteté et l'ascétisme personnel du clergé byzantin ont toujours attiré des protégés romains dans les régions méridionales de l'Italie.

Ainsi, jusqu'à la fin du VI^e siècle, l'influence orientale était très forte dans le milieu ecclésiastique et social italien. La population grecque du sud de l'Italie, en particulier, a dû ressentir un lien particulièrement fort avec Byzance après l'établissement d'un vice-roi byzantin à Ravenne.

Moines grecs et culte grec en Italie

Les moines grecs ont joué un rôle majeur dans la diffusion des idées, des traditions liturgiques, de la langue, etc., byzantines à travers toute l'Italie. Il a été mentionné précédemment que, même au concile du Latran de 649, sous le pontificat de Martin Ier, de nombreux moines grecs participèrent, à la demande desquels, entre autres, les décrets du concile contre les monophysites furent traduits en grec. Ce fait prouve clairement qu'au milieu du VII^e siècle, plusieurs monastères grecs existaient à Rome même, constituant en quelque sorte un groupe autocéphale, dont les autorités ecclésiastiques latines tinrent compte. Ainsi, le monastère Saint-Anastasius, situé près de la cathédrale Saint-Paul, était peuplé de moines grecs. Au VIII^e siècle, le pape Hadrien y rétablit l'egumen archum. Ce terme prouve que, même sous le pontificat d'Hadrien au VIII^e siècle, des moines grecs fréquentaient le monastère Saint-Anastasius. À partir de la fin du XII^e siècle, le site passa aux mains des Arméniens.

Sur le mont Aventino, des moines grecs fondèrent un monastère peu après la mort de la mère du pape Grégoire le Grand et le dédièrent à saint Sabbas (531), à l'image du monastère jérusalémite du même nom. Ce monastère est mentionné pour la première fois dans la Vie de saint Grégoire, évêque de Gorgenti, écrite au VII^e siècle. Au XII^e siècle, le monastère Saint-Sabbas passa sous la tutelle de l'abbaye de Cluny. Plus récemment, une église basse a été découverte sous l'église Saint-Sabas, qui subsiste encore sur le site de l'ancien monastère grec. Des fragments de fresques provenant de cette église basse sont exposés dans des vitrines le long des murs de l'église haute. Certaines de ces fresques datent des Ve et VI^e siècles. Parmi elles, un fragment est particulièrement remarquable. Sur un morceau de plâtre, la partie supérieure de l'image d'un groupe de 4 à 5 moines barbus, coiffés du voile noirs pointus et vêtus des mêmes vêtements de style oriental, a été conservée.

Oya (robe large), sans titre. Des caractéristiques stylistiques permettent de comparer ces images avec une fresque délabrée du mur ouest du bas-côté droit (autel) de l'église Maria Antiqua à Rome. Elle représente un ο αγιος Βαρλα (ααμος ?) : une tête coiffée d'un voile similaire, une auréole jaune et un long vêtement noir ressemblant à une robe. La fresque mentionnée de l'église de Sabas peut être datée du VII^e siècle.

Il ne fait aucun doute qu'un monastère grec semblable existait au pied du Palatin, à l'emplacement même où se dresse aujourd'hui la fascinante église Maria Antiqua. En science, la question de son origine n'a pas encore été définitivement résolue, cependant, il y a tout lieu d'accepter l'opinion de R. Lugano, qui a publié des documents sur son histoire, selon laquelle si cette église n'était pas achevée en 650, sa construction a en tout cas commencé sous le pape Martin Ier (649-635). L'église Santa Maria Antiqua est déjà mentionnée dans l'ouvrage anonyme dit Emxiedlense, qui date de la fin du VII^e ou du tout début du VIII^e siècle. Historiquement, on sait que ses murs étaient recouverts de fresques sous le règne du pape Jean VIII (705-707), période sous le règne duquel la chaire fut également construite. Une dalle de marbre de cette chaire (podium) est actuellement mise au jour; elle porte le nom du pape Jean VII. De même, une fresque a été découverte, dont certaines parties remontent même au VI^e siècle (la Vierge à l'Enfant avec les archanges sur le côté droit de l'abside principale). Parmi les saints figurent des ascètes dévoués des Églises grecque et romaine. La présence de saint Basile le Grand, autorité régulatrice du monachisme oriental, et de quelques ascètes orientaux en voiles et robes noires (?) a conduit les chercheurs à affirmer qu'un monastère grec existait sur le site de l'église Santa Maria Antiqua. Cette hypothèse est également étayée par le chœur disproportionné, qui occupe près des deux tiers de l'espace central de l'église.

Dans la seconde moitié du VII^e siècle, il existait à Rome un monastère syrien appelé Boetianum. Le pape Donus la transforma en communauté de moines romains.

À Ravenne, où résidait l'exarque byzantin, se trouvaient également de nombreux monastères grecs, qui jouissaient naturellement d'une liberté totale et de tous les privilèges. Un détail intéressant concernant l'organisation de ces monastères à Ravenne mérite d'être souligné : presque tous servaient de facto d'hospices pour les foules de pèlerins venus d'Orient. C'était le cas, par exemple, des monastères de San Lorenzo in Cesarea, Santa Maria in Cosmedin, Spirito Santo, San Theodoro, Santa Mana ad Blaehenias, et d'autres encore. Les abbés de certains de ces monastères bénéficiaient de droits particuliers. Ainsi, l'abbé de Santa Maria in Cosmedin accueillait

l'archevêque arrivant à Ravenne hors de la ville, dans l'église de San Lorenzo in Cesarea, jouxtant son propre monastère, et lui remettait la mitre. Ce n'est qu'après cette sanction que l'archevêque pouvait entrer dans l'Église métropolitaine. Tous les moines grecs introduisirent leurs coutumes, leur langue et d'autres éléments non seulement auprès de la population locale, mais aussi au sein des milieux ecclésiastique, administratif et social. Ce fut la plus puissante propagande de l'hellénisme en Italie, qui se développa rapidement. Il va sans dire que la papauté, dirigée par une figure patriotique d'origine romaine, ne pouvait rester indifférente à l'influence byzantine grandissante. Celle-ci reposait moins sur une force extérieure, sur la dépendance de Rome envers Byzance depuis le VI^e siècle, que sur une force morale. Le monachisme grec et son clergé étaient supérieurs en termes de développement intellectuel, de moralité et, dans une certaine mesure, de conditions matérielles. Le gouvernement byzantin comprit l'importance purement politique du renforcement de l'influence grecque dans la nouvelle province, par l'intermédiaire des moines, si loyaux serviteurs de Byzance, et les encouragea de toutes les manières, en leur accordant des subventions et des privilèges spéciaux.

Ceci explique la crainte des papes, qui s'est exprimée, par exemple, en partie par la fermeture de monastères orientaux lorsqu'un prétexte évident se présentait à Rome et ailleurs. À Ravenne, à mesure que l'autorité de l'État byzantin s'affaiblissait, les biens des moines grecs furent progressivement transférés à l'ordre bénédictin. De telles mesures prises par les autorités ecclésiastiques latines ne sauraient être interprétées comme une attitude négative envers le monachisme grec en tant qu'institution ecclésiastique et religieuse. Cette interprétation serait d'autant plus contredite par l'attitude plutôt indulgente adoptée envers les moines grecs en Italie durant l'époque iconoclaste. Une explication plus juste consiste à y voir simplement la conséquence de la crainte de Byzance pour son indépendance. Les moines de cette dernière étaient, en l'occurrence, persécutés comme agents du gouvernement byzantin, qui dissimulait au sein de leurs monastères une formidable activité de propagande morale et politique. À d'autres moments, lorsque ces mêmes moines imploraient l'aide de Rome, cherchant refuge face à la persécution, Rome les accueillait au plus près, organisait personnellement leur existence et leur fournissait tous les moyens de contourner l'autorité du patriarcat byzantin. Là, le regard porté sur le moine grec demeurait inchangé. Il pouvait toujours être considéré comme l'égal du bénédictin au sein de l'Église, mais ce qui changeait, c'était l'attitude envers cet agent sur lequel s'appuyait un pouvoir fondamentalement étranger, lequel érodait progressivement l'autorité des pouvoirs séculiers et ecclésiastiques romains. La haute moralité de leur existence, une organisation solide et, enfin, le soutien financier du gouvernement byzantin garantissaient la pérennité des idées diffusées par les moines grecs auprès de la population. Le pouvoir de l'influence morale ne peut être contré par des mesures extérieures. Quels que soient les efforts déployés par Rome pour atténuer cette influence, elle se répandit parmi la population italienne, gagnant la sympathie des couches les plus diverses de la société et contraignant, par exemple, les Calabrais à étudier le grec et à reconnaître l'autorité morale et le pouvoir du patriarche byzantin. Il est possible, bien sûr, que l'attitude du gouvernement byzantin envers les barbares, qui ravageaient souvent les régions du sud de l'Italie, y ait également contribué. Il prenait toujours à cœur les malheurs des populations musulmanes de ces régions et envoyait ses troupes et sa marine contre leurs invasions. En raison de cette influence grecque en Italie, des pratiques liturgiques grecques furent introduites dans les églises de Syracuse, ce à quoi le pape Grégoire s'était fermement opposé au VI^e siècle. Sous le pape Léon II (682-683), l'Épiphanie grecque fut célébrée à Rome. Sous le pape Serge I (687-701), l'Exaltation de la Sainte Croix fut célébrée dans la basilique du Sauveur à Rome selon le rite grec. Ce même pape accepta et introduisit de nombreuses fêtes grecques dans la pratique de l'Église romaine, comme la Présentation du Seigneur, apparue pour la première fois à Byzance sous Justinien.

Cette même influence grecque dans le milieu ecclésiastique romain entraîna le transfert des reliques de saints d'Orient, la construction d'églises à la mémoire des saints grecs, etc.

Émigration de moines grecs vers l'Italie durant la période iconoclaste.

Le XVIII^e siècle fut funeste pour Byzance : l'empereur iconoclaste Léon III perdit le pouvoir. L'Italie, tout comme les monophysites perdirent la Syrie et l'Égypte.

Les troubles internes et les querelles de succession affaiblirent progressivement l'empire au VIII^e siècle. Des réformes sociales étaient nécessaires pour sortir du chaos dans lequel il régnait depuis le Ve siècle. Léon l'Isaurien, belliqueux et brutal, dont l'esprit, selon le pape Grégoire II, était «inflexible et uniquement applicable aux affaires de gouvernement», entreprit des réformes avec trop d'audace et de rigueur. Dès ses débuts, il s'immisça dans la politique ecclésiastique, qui avait toujours reconnu le droit du pouvoir impérial direct, mais exigeait une gestion prudente d'un environnement non directement lié à la politique temporelle. Léon III ne comprit pas cela et, par conséquent, voyait la difficulté de mettre en œuvre des réformes sociales là où il n'y en avait pas. Dépourvu de la sensibilité religieuse et du respect pour l'Église de ses prédécesseurs du VI^e siècle, il la blâma pour son influence excessive sur ses sujets et pour ses vastes richesses foncières et immobilières, qui privaient l'État de revenus considérables. De toute évidence, il s'était déjà opposé, par sa politique, à l'administration ecclésiastique, dont les représentants s'étaient révélés ennemis de l'État. Cela mena à la terrible lutte entre le gouvernement isaurien et l'Église byzantine, qui détruisit progressivement l'État au cours d'un siècle. Cette division de l'Empire byzantin en deux camps hostiles trouva également un écho en Italie.

Là, une rupture s'était depuis longtemps développée dans les relations entre les papes et les exarques rabbiniques. Ces derniers, ne se limitant pas à de simples fonctions socio-administratives et politiques en Italie, cherchaient souvent à s'immiscer dans la politique ecclésiastique des papes, condamnant ouvertement certaines de leurs mesures, jugées trop indépendantes et contraires à la conception byzantine selon laquelle les empereurs étaient les arbitres légitimes du destin de l'État et de l'Église. Toutes ces tentatives d'ingérence dans la politique papale, se heurtèrent à une vive résistance de la part des porte-parole de la politique romaine. Ceci, naturellement, alimenta l'hostilité des exarques envers Rome et le désir de trouver un prétexte pour saper l'autorité et le prestige des papes. Mais les relations furent particulièrement aggravées par la volonté du gouvernement byzantin de contrôler l'élection du chef de l'Église romaine, afin d'en faire un instrument docile. Comme on le sait, ces tentatives inclurent même la déposition militaire de papes, comme ce fut le cas, par exemple, le 17 juin 653, lorsque l'exarque Théodore Calliope s'empara personnellement du pape Martin Ier dans une cathédrale et l'envoya à Byzance, d'où il fut exilé à Chersonèse, où il mourut.

De telles violations du principe de l'autorité ecclésiastique du vicaire de l'apôtre Pierre, que Rome reconnaissait clairement, contribuèrent à la rupture des relations entre Byzance et Rome, qui avait toujours considéré l'influence byzantine en Italie avec suspicion. Ainsi, un événement plus significatif était nécessaire pour rompre définitivement les relations. En définitive, telle fut la raison d'être des politiques infondées et brutales de Léon l'Isaurien. Si son mépris total des intérêts ecclésiastiques et la violation des principes et droits les plus fondamentaux de l'Église ont soulevé contre lui diverses franges de la population de l'Empire byzantin, il est naturel que cette révolte s'exprime avec encore plus de véhémence au sein même du pontificat romain. Le pape Grégoire II répondit à l'édit de Léon l'Isaurien interdisant la vénération des icônes par des lettres ferventes, dans lesquelles il soulignait à l'empereur l'inadéquation totale de ses actes et les graves conséquences pour l'empire et la foi. L'empereur Léon ordonna à l'exarque de Ravenne de contraindre le pape Grégoire II à se conformer à l'édit, le menaçant du même sort que Martin I. Le pontificat répliqua en excommuniant l'exarque. Une tentative d'excommunication contre Grégoire échoua, car l'armée se rallia au peuple, qui se souleva pour défendre son chef spirituel. L'appel de l'exarque Eutychius au souverain lombard Liutprand pour obtenir de l'aide contre Grégoire s'avéra tout aussi infructueux. Il fut aisé pour le pape tout-puissant de convaincre le chef barbare, un chrétien, de prendre les armes pour défendre l'Église romaine.

Ce soutien indéfectible de Liutprand, alors puissant et profondément dévoué à l'Église, permit au pape d'exiger que le syncelle Anastase, qui avait accédé au patriarcat de Constantinople après la destitution illégale et par la force du patriarche Germain, y renonce.

Le successeur de Grégoire II, le pape Grégoire III, condamna lui aussi avec véhémence le comportement de Léon l'Isaurien et excommunia tous les partisans de l'hérésie iconoclaste. L'empereur répliqua en envoyant une flotte en Italie, qui fut détruite par une tempête, et en déclarant les possessions papales de Calabre et de Sicile propriété du patriarcat de Constantinople.

Suite à cela, Liutprand occupa l'exarchat avec des troupes.

Dès lors, la dépendance politique du Moyen Âge prit fin. L'Italie sous domination byzantine. Les successeurs de Grégoire III exploitèrent habilement les prétentions lombardes et franques sur

l'Italie pour finalement anéantir l'influence politique byzantine dans cette région. Cependant, il serait erroné de conclure que l'hellénisation de l'Italie en général, et de la Sicile, de la Calabre et de la région d'Otrante en particulier, s'acheva avec la dynastie isaurienne. Comme on le sait, les mesures partielles prises par certains papes romains contre les membres du clergé et les moines grecs étaient généralement dictées non par des considérations strictement ecclésiastiques, mais par la crainte d'un renforcement du pouvoir temporel de l'empereur, susceptible d'affecter même les *deiderata*, encore dissimulées, du pontificat. Il apparaît donc clairement que c'est précisément durant l'époque iconoclaste que l'hellénisation pacifique de toute l'Italie se développa avec succès.

Ce succès s'explique, d'une part, par une protestation contre les politiques impies et, d'autre part, par un instinct de conservation et un désir de préserver sa foi ainsi que ses traditions ecclésiastiques et quotidiennes. Les circonstances contraignirent de nombreux Byzantins à fuir en Italie, emportant avec eux des icônes saintes qui, par exemple, ornent encore aujourd'hui Rome.

Byzance offrait une image sombre et oppressante durant l'époque iconoclaste. Jean, abbé du mont Auxence près de Bithynie, accueillant le jeune Étienne, futur saint Étienne le Nouveau, salua ainsi son intention de prononcer ses vœux monastiques : «Béni sois-tu, Étienne, car tu as prophétiquement choisi de t'humilier dans la maison de Dieu plutôt que de vivre dans des palais, en hérétique, en opposant au Christ.»

Les édits des empereurs iconoclastes contre la vénération des icônes saintes, des reliques et autres objets similaires résultaient de leur ignorance, d'une incompréhension des fondements mêmes et de la psychologie de la relation de l'homme au Principe suprême. Ces édits démontraient une fois de plus le danger d'appliquer des critères humains ordinaires à des questions de la plus haute importance. Il est bien sûr possible de supposer que ces édits étaient initialement motivés par le désir de nuire à l'Église, à l'autorité ecclésiastique qui, comme indiqué précédemment, s'est révélée, sans qu'elle y soit pour rien, une ennemie des entreprises d'État. La sécularisation des biens et édifices religieux et monastiques (l'obligation de prier sans la médiation visible des images saintes) fut le point de départ, le résultat d'une ingérence brutale dans la sphère ecclésiastique. La première victime de cette persécution fut saint Germain, qui refusa de se soumettre à cette audacieuse atteinte à ses droits.

L'empereur hérétique s'en prit au Saint des Saints de la religion chrétienne. Caractéristique, par exemple, de la personnalité de Léon l'Isaurien et de la voie qu'il suivit pour mener à bien sa réforme de l'Église, est le fait qu'il commença à en discuter non pas parmi les hiérarques ou les représentants de l'Église en général, comme ce fut le cas sous d'autres empereurs, mais lors d'une assemblée de ses fonctionnaires et de ses courtisans en 726. Ceci indique qu'il se considérait comme pleinement égal et compétent au patriarche et aux autres gardiens des canons de l'Église. Et s'il exprima par la suite le désir de résoudre la question soulevée lors d'un concile, c'était en l'occurrence l'espoir caché de trouver un soutien pour lui-même contre la protestation populaire générale, en la personne des évêques, qu'il semblait pouvoir rallier à sa cause par des mesures extérieures. Le mépris initial des iconoclastes pour l'establishment ecclésiastique et administratif dans la résolution d'une question dogmatique aussi importante que la vénération des icônes détermina leur attitude ultérieure envers le clergé en général, et envers le monachisme en particulier. Cela découlait de la position qu'occupait ce dernier, par exemple sous les empereurs précédents, qui lui avaient accordé un statut particulièrement privilégié. On les prenait parfois en considération même pour les événements d'État les plus insignifiants, sans aucun lien avec la sphère ecclésiastique.

Il est tout à fait naturel que la politique des iconoclastes, consistant à ignorer cet élément puissant de Byzance, voire à nier délibérément ses prérogatives, ait provoqué la protestation des représentants les plus intègres et les plus respectables du clergé et des moines, qui condamnèrent publiquement et sans détour les empereurs iconoclastes.

Ce fut le fondement de leur persécution. L'auteur de la «Vie de saint...» «Étienne le Nouveau» raconte : «Rejeté par les serviteurs de la piété monastique, l'empereur Constantin V Copronyme leur déclare la guerre.» Avec mépris et une haine terrible, il traite la vie monastique, accuse les moines de folie et d'ignorance, les qualifie d'idolâtres, etc. Les monastères et leurs églises furent profanés, dévastés par le feu et l'épée, ne laissant même pas le sol des églises intact. Les habitants des monastères furent dispersés, ou des centaines languirent en prison, ou furent exilés.

Tel fut le sort de saint Étienne le Nouveau, abbé de la communauté monastique du mont Auxence en Bithynie. Jeté en prison, il y trouva 342 moines, emprisonnés en provenance de divers endroits de l'empire, où des édits impériaux interdisant la vénération des icônes avaient été promulgués. Presque tous furent atrocement mutilés : nez et oreilles coupés, yeux arrachés, mains amputées, visages brûlés au goudron. Ils furent contraints de profaner le crucifix et les saintes icônes. Les monastères furent attaqués par la force militaire. Pendant la liturgie, des soldats pénétrèrent effrontément dans l'autel, interrompirent l'office, incendièrent le monastère et l'église, cousirent des moines vivants dans des sacs et les jetèrent à la mer. Il est impossible de recenser et de décrire toutes les outrages et profanations infligés par les iconoclastes, à l'instigation des empereurs eux-mêmes, aux moines, ces véritables défenseurs de l'indépendance de la sainte Église, de la pureté de la foi et de la sainteté des canons.

Cependant, tous les moines n'étaient pas capables d'endurer de telles épreuves. Nombre d'entre eux, désespérant de leurs propres forces, cherchèrent une issue, se demandant comment préserver la pureté de la foi. Un jour, plusieurs moines s'adressèrent à saint Étienne le Nouveau pour lui poser cette question. Le saint confesseur comprit leurs sentiments et leur conseilla de se retirer de la sphère d'influence immédiate de l'empereur byzantin pour se rendre aux confins de l'empire et au-delà, en Scythie, sur les rivages de la mer Noire, à Chersonèse, à Nicopée, en Gothie, en Illyrie, dans la région de l'ancienne Rome, à Naples, en Propontide, en Lycie, en Phrygie, dans les îles de la mer Égée et en Palestine.

Et de fait, de nombreux moines byzantins se rendirent en ces lieux : «Los securissima profecti sunt»

Pour la présente étude, il convient de noter tout particulièrement la mention par saint Étienne de la région de Rome et de Naples parmi les lieux où les vénérateurs d'icônes n'étaient pas soumis à une persécution directe. Sans aucun doute, il connaissait les discours enflammés du pape Grégoire II et de ses successeurs en défense de la vénération des icônes et, par conséquent, il pouvait déjà, en théorie, être confiant quant à l'accueil favorable que les Grecs persécutés recevraient en Occident. Mais une question se pose : pourquoi saint Étienne n'a-t-il pas mentionné la Sicile, la Calabre et d'autres régions du sud de l'Italie ? La réponse est évidente.

Léon II subordonna les diocèses de Sicile, de Calabre et d'autres régions au patriarcat de Constantinople, et l'autorité des papes romains dans ces régions prit fin en 782. Cette réunification avec l'Église grecque fut particulièrement facilitée par la prédominance de l'élément grec dans la population, qui avait toujours été attirée par Byzance et reconnaissait l'autorité de l'empereur byzantin. Dès lors, le patriarcat y nomma des évêques grecs, veilla scrupuleusement au respect du rite grec et, de ce fait, ces régions d'Italie furent libérées de l'influence latine. Il est tout à fait naturel que l'iconoclasme ait exercé sa pression ici aussi, et les moines grecs ne trouvèrent apparemment pas la paix dont ils avaient besoin. Cependant, il faut garder à l'esprit que l'Italie du Sud était trop éloignée de son siège métropolitain, de sorte que les ordres des iconoclastes n'y furent pas appliqués avec la même rigueur que dans la sphère d'autorité directe du basileus. Cette paix relative et cette fidélité à l'orthodoxie sont particulièrement manifestes dans le fait que, précisément durant la période iconoclaste, une émigration accrue de moines grecs vers les régions du sud de l'Italie commença, les transformant en un seul monastère grec. Il est possible que, conscient de ce statut officiel des régions du sud de l'Italie, saint Étienne n'en ait pas fait mention.

Durant la période iconoclaste, l'attitude des autorités ecclésiastiques romaines envers le clergé et les moines grecs changea considérablement. Si, jusqu'alors, leurs membres n'étaient que tolérés au sein de l'Église latine, qui les craignait naturellement comme agents de la politique byzantine et se rebellait parfois officiellement contre eux, il n'en fut plus ainsi. La persécution des moines grecs qui refusaient de trahir l'orthodoxie les plaça, à cet égard, au même niveau que le pontificat romain, qui s'était si vigoureusement opposé aux politiques fanatiques des Isauriens. Dès lors, ils ne purent plus être considérés comme des agents de ces derniers, et les papes romains, à commencer par Grégoire II, leur ouvrirent grand leurs portes. Le pape Grégoire III (731-741) fonda à Rome un monastère en mémoire des saints Étienne, Laurent et Chrysogone, près de l'ancienne église Saint-Chrysogone, destiné aux moines grecs.

Le pape Paul I (757-768) fonda le monastère Saint-Étienne, lui attribua des terres et y établit une communauté de moines grecs selon la règle grecque.

Le pape Hadrien (772-795) restaura l'ancienne église Santa Mariae Scholae Graecae, connue sous le nom de Cosmedin. Avant son règne, elle était presque en ruines.

Le pape Léon III (795-816) restaura l'église Santa Maria Antiqua, située sur le Forum romain et ayant toujours appartenu aux Grecs. Cette église fut également une source d'inquiétude pour ses successeurs.

Le pape Pascal I (817-824), célèbre restaurateur d'églises anciennes et bâtisseur de nouvelles, fonda le monastère grec de Santa Prassede, doté d'une charte grecque, et lui attribua des terres. Ce monastère fut pris en charge par les papes Valentinien II (827) et Léon IV (847-855).

L'exode du clergé et des moines de Byzance vers l'Italie centrale, où, après la chute de l'exarchat de Ravenne, fut effectivement établie la future région ecclésiastique sous le pontificat romain, était un fait notoire à l'époque. Cependant, le gouvernement byzantin ne prit aucune mesure à leur encontre. Cette inaction s'expliquait par certains calculs précis de la part de Byzance. D'une part, le gouvernement se débarrassait d'un élément très agité, dont les protestations contre les excès iconoclastes avaient causé trop de troubles. D'autre part, et surtout, les émigrants byzantins contribuaient à l'hellénisation pacifique de l'Italie latine. Sur ce dernier point, le gouvernement byzantin ne s'était pas trompé, car les émigrants grecs ne s'assimilèrent pas facilement à la population spirituellement étrangère d'Italie centrale; ils restaient toujours fidèles à leur patrie, à sa politique et à ses traditions. Ainsi, peut-être involontairement, ils devinrent les instruments de la politique byzantine, préparant le terrain pour une nouvelle vengeance, dont Byzance ne cessa jamais de rêver après la prise de Ravenne par Luitprand. Le rêve d'un tel retour en Italie était particulièrement alimenté par le fait que, même sous le pape Grégoire II et après lui, le nord et le centre de l'Italie demeuraient un sujet de discorde entre les Lombards, les Francs et d'autres peuples. Les papes eux-mêmes ont entretenu cette situation précaire pour le pays, cherchant apparemment un protecteur plus avantageux et plus commode pour leurs propres desseins.

Tandis que les réfugiés se dirigeaient vers l'Italie centrale, principalement motivés par l'attitude négative de Rome envers les politiques iconoclastes et la sympathie qui en découlait pour ceux qui fuyaient la tyrannie religieuse et imploraient son intercession, l'Italie du Sud exerçait une tout autre attraction. Dès le VIII^e siècle, la Sicile, la Calabre et la région d'Otrante étaient depuis longtemps peuplées de Grecs en contact constant avec Byzance, dont ils reconnaissaient l'autorité, la langue, etc. La chute de l'exarchat de Ravenne n'eut aucun effet sur ces régions qui, de fait, étaient considérées comme faisant partie intégrante de Byzance. Avant Grégoire II, l'autorité du pontificat romain s'y faisait sentir, entre autres, dans

Le fait que les évêques fussent consacrés à Rome et que les papes contrôlaient strictement les pratiques liturgiques en Sicile et en Calabre, punissant toute déviation par rapport aux traditions latines, constituait un enjeu majeur. Le pontife romain y possédait de vastes terres, signe visible de l'indépendance partielle de l'Italie du Sud. Au VIII^e siècle, Léon l'Isaurien déclara ces possessions byzantines et subordonna ecclésiastiquement toutes les régions au patriarcat de Constantinople. Cette mesure isola davantage l'Italie du Sud de Rome et consolida son appartenance à Byzance. Les patriarches de Constantinople ordonnaient et envoyaient des évêques dans ces régions ou consacraient des évêques locaux venus au nouveau siège métropolitain.

Cependant, malgré leur dépendance politique et ecclésiastique envers Byzance, les régions d'Italie du Sud se rebellèrent contre la tentative de Léon III d'introduire l'hérésie. Ni l'envoi d'une flotte par l'empereur ni l'augmentation des impôts ne purent ébranler leur loyauté envers l'orthodoxie.

Le gouvernement byzantin laissa la Sicile et la Calabre tranquilles, craignant, bien sûr, que le mécontentement ne se traduise par une reconnaissance directe du patronage des évêques romains, ce qui aurait menacé Byzance d'une invasion de ses provinces par un roi lombard ou franc. La proximité géographique de Rome, les échanges commerciaux constants, les contacts techniques, industriels, littéraires et artistiques, et autres, constituaient une menace permanente pour Byzance, et ses dirigeants devaient naturellement traiter la population des provinces du sud de l'Italie avec prudence. L'histoire a montré que ces craintes n'étaient pas infondées...

L'indépendance de l'Italie du Sud en matière religieuse et ecclésiastique, sa fidélité aux canons orthodoxes, entraînaient un afflux important de clercs, de moines et, en général, de tous ceux qui ne voulaient ni ne pouvaient modifier leur position ecclésiastique et qui recherchaient une tranquillité absolue, en provenance de Byzance. Des milliers de moines grecs ont émigré dans la

seule région de Bari. Selon les chroniqueurs byzantins et italiens, environ 50 000 membres du clergé et moines ont quitté l'Italie du Sud pour s'installer entre l'interdiction du culte des icônes et le règne de Constantin Copronyme. Rien qu'en Calabre, 87 monastères grecs ont été fondés durant cette période. Un nombre encore plus important, bien sûr, n'a pas été recensé.

Tous ces immigrants ont apporté avec eux leur langue, leurs pratiques liturgiques, leurs coutumes, etc. Ils ont également apporté de précieuses reliques, qui avaient subi de terribles outrages dans leur pays d'origine. Aujourd'hui encore, rares sont les églises du sud de l'Italie qui ne possèdent pas une icône particulièrement vénérée, rapportée de Byzance, selon la tradition, durant l'époque iconoclaste. Par exemple, dans la crypte de la cathédrale de Bari, une icône de la Vierge Hodigitria, peinte par saint Luc, est conservée comme une relique sacrée. Jusqu'en 733, cette icône se trouvait à Constantinople. Cette année-là, Léon l'Isaurien ordonna qu'elle soit brûlée. Deux moines la sauvèrent et la transportèrent en Italie.

Au-delà de sa portée purement politique, servant d'instrument à la conquête du sud de l'Italie par Byzance, cette émigration monastique revêtait une grande importance culturelle et quotidienne, introduisant des formes orientales de vie monastique en milieu latin. Trois siècles auparavant, l'Italie connaissait déjà des formes de cénobitisme, telles qu'établies au Mont Cassin par saint Benoît, qui s'inspira des enseignements et des explications de saint Basile le Grand pour ses Regula.

Dès l'époque de l'iconoclasme, les moines grecs apportèrent en Italie leurs principes de cénobitisme et de vie anachorétique. La topographie du sud de l'Italie s'y prêtait particulièrement bien. Dans des grottes de montagne et le long de vallées fluviales asséchées, ils construisirent leurs cellules et de petites églises et vécurent comme les ermites de la Thébaïde. Au X^e siècle, par exemple, la Calabre apparaissait comme une nouvelle Thébaïde, une terre d'anachorètes grecs. Aujourd'hui encore, de nombreuses grottes de ce type subsistent en Sicile, en Calabre, en Basilicate et dans les Pouilles, portant les traces de leur aménagement pour la vie des anachorètes orientaux. Par exemple, dans certaines grottes, des banquettes rudimentaires et des niches sont creusées dans les parois, ne permettant qu'une position accroupie; dans d'autres, des lits similaires sont aménagés comme des renforcements dans le sol même de la grotte.

Les tribulations des moines grecs en Italie du Sud aux IX siècles et suivants

La persécution des moines à Byzance durant la première moitié de la période iconoclaste marqua le début de la colonisation monastique de la Sicile, le long de toute la côte méridionale italienne. Une fois cet élan interrompu par la migration vers l'Italie, il ne se remit jamais. Après le VIII^e siècle, de nouveaux groupes de moines grecs arrivèrent continuellement, protégés par la tolérance du gouvernement byzantin envers ces provinces. La vie monastique de type oriental, avec la langue grecque, les pratiques liturgiques grecques, etc., s'y implanta progressivement. Comme dans leur pays d'origine, les communautés monastiques attirèrent de nombreuses personnes, autochtones et immigrés d'Orient. Des monastères abritant de nombreux frères furent fondés. Des moines s'installèrent dans des lieux déserts, entourés de disciples et de fidèles.

Cependant, cette communauté monastique ne trouvait pas toujours, ni partout, la paix nécessaire. Si elle n'était pas inquiétée par la stricte surveillance des iconoclastes, elle subissait néanmoins des contraintes d'un autre ordre. La Sicile, la Calabre et d'autres régions vivaient dans la crainte constante d'invasions musulmanes, qui parfois atteignaient leurs limites.

Ces provinces byzantines furent entièrement dévastées, contraignant leurs habitants à se déplacer. Cette situation joua un rôle majeur dans l'histoire du monachisme grec en Italie du Sud. Il est possible qu'elle ait déterminé que la vie monastique y était la plus pratique et la plus réalisable. Il était impossible d'édifier des monuments majestueux, au sens propre du terme, quand la vague sarrasine pouvait anéantir à tout moment les acquis de plusieurs années. La vie dut être simplifiée, avec pour seul refuge de petits monastères disséminés dans les montagnes et les forêts.

Comme nous le verrons plus loin, les circonstances de cette époque forcèrent de nombreux moines à fuir la Sicile pour la Calabre, puis de Calabre plus au nord, vers ce qui est aujourd'hui les Pouilles, et enfin vers les duchés lombards. Ces calamités qui ont frappé le monachisme du sud de l'Italie ont coïncidé précisément avec le triomphe final de la vénération des icônes à Byzance en

842. En 832, la Sicile fut conquise par les Sarrasins, qui déchaînèrent une haine féroce contre la population chrétienne de l'île, et les moines en particulier.

L'histoire du monachisme grec dans le sud de l'Italie à cette époque est marquée par le destin de plusieurs ascètes qui subirent toutes les conséquences de l'invasion musulmane. Cette dernière, pourrait-on dire, a déterminé en grande partie la forme de leur ascétisme et le caractère même de la culture monastique du IX au XII siècle.

L'histoire d'Élie le Sicilien (Nouveau), né quelques années avant l'invasion sarrasine à Oastrogicvani, est typique de cette période. L'invasion contraignit ses parents à quitter leur ville natale et à se réfugier dans une forteresse voisine. Là, ils furent capturés par des ennemis, et le jeune Élie fut vendu comme esclave à un chrétien d'Afrique. Par un heureux hasard, le navire sur lequel le jeune homme s'apprêtait à partir fut arraisonné par une flotte byzantine, et Élie fut rendu à ses parents. Cependant, il fut bientôt vendu et ramené en Afrique. Là, il commença son œuvre de prédication, interrompue par les Arabes qui l'accusèrent de propagande. Condamné à mort, il fut gracié par l'émir à condition de quitter l'Afrique. De là, Élie visita le Sinaï et la Palestine, et là, captivé par les anachorètes palestiniens, il prononça ses vœux monastiques. Après un court séjour à Alexandrie, Antioche et Épire, Élie retourna à Palerme. Cependant, il était impossible pour un ascète chrétien de trouver refuge dans cette capitale arabe, et lui et son compagnon et disciple Daniel se retirèrent dans le Péloponnèse, séjournant à Sparte et en Épire. Cela coïncida avec la campagne navale byzantine contre les Sarrasins, qui s'étaient établis dans les îles Ioniennes (880). Les ascètes siciliens ne purent demeurer longtemps dans ces régions grecques, car les affrontements constants entre Byzantins et Sarrasins s'accompagnaient d'exactions contre les chrétiens. Élie et Daniel furent finalement contraints de se réfugier en Calabre, où ils fondèrent leur monastère près de Seminago, dans le village de Salina, non loin de Reggio.

Ainsi, la population grecque de Sicile, sans doute renforcée par l'immigration monastique byzantine depuis l'époque des troubles iconoclastes, fut fréquemment contrainte de fuir sa région sous influence sarrasine et de se réfugier en Calabre voisine. Là, au moins jusqu'au début du Xe siècle, les immigrants grecs se sentaient relativement en sécurité sous la domination byzantine. Par ailleurs, les moines siciliens maintenaient des contacts avec le monachisme grec oriental, visitant les monastères palestiniens les plus réputés, où ils prononçaient leurs vœux. Ce fait à lui seul est très important pour l'histoire du monachisme en Italie du Sud au IXe siècle, car il apporte des éléments de réponse sur sa genèse et son mode de vie. Inspiré par l'exemple des ascètes palestiniens et tonsuré par eux, le Sicilien Élie importa naturellement le mode de vie monastique palestinien dans son monastère de Salina. De ce fait, il était éloigné des influences de la communauté monastique latine, centrée sur le Mont Cassin depuis le VIe siècle, bien qu'il ne rompît pas avec Rome. Il se trouvait à Rome avec Daniel pour la vénération des saintes reliques sous le pape Étienne VI (885-891), qui, soit dit en passant, restaura l'église des Saints-Apôtres Jacques et Philippe et fit don d'une plaque dorée portant son nom en grec.

Une aspiration similaire pour le monachisme de la Grèce orientale caractérise la vie de saint Élie le Caverne (né entre 860 et 870), originaire de Reggio de Calabre. Il se retira également à Patras, où il vécut dans une grotte pendant environ huit ans et gagna le respect de tous pour ses exploits ascétiques. Il est caractéristique qu'à la fin de sa vie, saint Élie le Caverne ait également vécu un certain temps à Rome, avant de se retirer de nouveau en Calabre, comme s'il se sentait étranger au sein de l'Église latine.

La vie ascétique exemplaire des moines calabrais leur valut une certaine renommée, même à la cour impériale de Constantinople. Ainsi, le compilateur de la Vie d'Élie le Nouveau rapporte que l'empereur Léon le Philosophe souhaita rencontrer le grand ascète. Il accepta de voyager en bateau avec un haut fonctionnaire impérial. Cependant, Élie mourut à Thessalonique avant d'atteindre Constantinople. Conformément à ses dernières volontés, son corps fut inhumé à Rossano au monastère d'Avlinsky, qu'il fonda, à quatre milles au nord de Reggio.

Une connaissance superficielle de la vie d'Élie le Nouveau et d'Élie l'Ermite suffit à constater qu'au IXe siècle, la population du sud de l'Italie connaissait déjà certaines formes d'ascétisme oriental. Ces pratiques, semble-t-il, y étaient ancrées depuis longtemps, attirant non seulement les immigrants byzantins, mais aussi les autochtones. Dès leur enfance, ces deux ascètes calabrais furent attirés par la forme la plus rigoureuse de l'ascétisme grec : l'ermitisme. Cette passion ne s'éteignit pas chez Élie l'Ermite, même après un long séjour à Rome. Il s'installa à Reggio, prononça ses vœux monastiques auprès d'Arsène l'Ermite, et ils vécurent ensemble. Après la mort

d'Arsène, Élie se rendit d'abord au monastère de Salina, fondé par Élie le Nouveau, mais n'y demeura pas longtemps. Il se retira dans un lieu désert près de Seminara, s'installa dans une simple grotte et mena la vie austère d'un ermite. Ses exploits attirèrent de nombreux disciples, mais sa grotte était trop petite pour les accueillir. Élie fonda alors un petit monastère dans la grotte plus spacieuse et y construisit une église dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul.

Des traits similaires – de longs voyages, motivés par le désir de trouver un lieu propice à l'ascèse et par l'aspiration à une vie solitaire – caractérisent la vie des moines grecs du nord de la Calabre. Plus intéressantes et significatives, du point de vue de leur vie quotidienne, sont les vies grecques de saint Christophe, de ses deux fils Macaire et Sava, ainsi que les vies latines de saint Luc d'Armenta et de saint Vital. Tous ces ascètes venaient de Sicile, où ils œuvraient au célèbre monastère Saint-Philippe d'Agira, à l'ouest d'Acireale, au pied sud de l'Etna. C'est là que saint Christophe reçut la tonsure monastique des mains de Nicéphore, l'abbé du monastère, et y vécut longtemps avec ses fils et de nombreux pèlerins venus de sa ville natale de Colassei. Nombreux étaient ceux qui, le visitant, revêtaient également l'habit monastique, y compris son épouse, Kalia. Fait intéressant, l'abbé Nicéphore, remarquant le zèle et la diligence de Savva, le fils de Christophe, le fit quitter le monastère pour le village de Koima et lui ordonna de vivre en ermite près de la chapelle Saint-Michel-Archange. Savva y construisit d'abord une église et mena une vie d'ermite austère avec son père. Avec le temps, un cercle de disciples se forma autour de Christophe et de Sava, sous la direction de ce dernier.

Cependant, la vie ascétique de Koumâ fut bientôt perturbée par l'invasion sarrasine de la Sicile, qui massacra la population chrétienne. Il leur était impossible d'y rester, et les ascètes furent contraints de se réfugier en Calabre voisine. Toutefois, la pointe sud de la Calabre, la région de Reggio, était elle aussi constamment menacée par les Sarrasins, et Christophe, ses fils et ses disciples s'installèrent à Mercuria, un lieu qui se situerait au nord de Palmi, sur les versants sud et ouest du massif dominé par le Monte Pollino.

Dans la région de Mercurius, à l'arrivée des ascètes siciliens, de nombreux moines et moniales vivaient en petits groupes dans des cellules rudimentaires, des grottes, etc. Christophe et les ascètes, après avoir prié pour la sanctification de leur combat dans cette nouvelle région, entreprirent activement de défricher la forêt afin de créer l'espace nécessaire aux cellules. Une église dédiée à saint Michel l'archange fut érigée, comme à Chonae, et des logements pour les moines furent construits. Le monastère était cénobitique, chacun contribuant par le travail de ses mains au profit des frères. Les ascètes menaient une vie très simple et laborieuse, se contentant du strict nécessaire. Cet esprit ascétique se reflétait jusque dans leurs vêtements. Ainsi, Sava lui-même, qui servit de modèle à d'autres, marchait toujours tête nue, pieds nus, et se contentait d'un chiton, c'est-à-dire d'une longue chemise à manches et d'une ceinture.

La vie ascétique de ces moines grecs, originaires de Sicile, attira de nombreux admirateurs, qui venaient au monastère de Christophe pour y chercher conseils et orientation.

Depuis Mercure, Christophe, à l'instar d'Élie le Nouveau, entreprit un pèlerinage à Rome, accompagné de plusieurs disciples, afin de vénérer les saintes reliques.

Le monastère s'agrandit progressivement, tant en nombre qu'en superficie. Il est possible qu'un monastère se soit auparavant dressé à cet emplacement, abandonné au fil du temps par ses habitants. La vie de Christophe en apporte la preuve : elle mentionne une église Saint-Étienne en ruine sur la place occupée par les nouveaux habitants. Cela était tout à fait plausible, car la région du sud et du centre de la Calabre était fréquemment visitée à cette époque par des barbares et des musulmans, qui poussaient la population grecque, autochtone et immigrée, à fuir vers le nord. L'église Saint-Étienne fut restaurée par les frères du monastère de Christophe.

Cependant, la paix des établissements monastiques de Mercuria fut de courte durée. Les Sarrasins envahirent la région, tuèrent le patricien byzantin Malaken et semèrent la destruction sur leur passage. Selon Gaius, ce meurtre eut lieu vers 952, ce qui permet de dater l'invasion sarrasine de cette époque.

Christophe et ses compagnons furent contraints d'abandonner leur monastère et ses deux églises pour se réfugier plus au nord, dans la région du Sinni (Σιννον), alors appelée Latinia (Λατινιανον).

Après la mort de Christophe, Sabbas y fonda de nouveau une communauté de moines autour de l'église Saint-Laurent, découverte à cet endroit, apparemment abandonnée par ses précédents occupants. Sous sa direction, les moines défrichèrent une partie de la zone boisée et

construisirent une nouvelle église dédiée au saint martyr Laurence et à sa cellule. À Latiniana, le monastère connut bientôt un nouvel essor et rayonna dans les environs. Son plus proche conseiller, Savva, le second fils de Christophe, était respecté des ascètes des régions de Latiniana, Mercurius, Lagonegro et d'ailleurs. Son frère, Makarios, jouissait d'un respect et d'une influence similaires.

Le mode de vie et les coutumes monastiques grecs étaient scrupuleusement observés, depuis les offices religieux et la routine quotidienne jusqu'à l'ascétisme lui-même. Ainsi, une fois le monastère suffisamment organisé, la vie communautaire ne nécessita plus la supervision constante de Sava. Il confia l'abbaye à l'un des frères, Makarios, et se retira dans la solitude, menant une vie de moine silencieux. Il passait toute la semaine seul, ne revenant au monastère que le samedi soir pour l'office, et le lendemain, après avoir communié, il se retirait de nouveau dans la solitude. Bien sûr, outre son besoin personnel de solitude, saint Sava suivait la pratique de l'Orient, confirmée par le 21^e canon du concile de Gangra. Il est fort possible que d'autres compagnons de Sava aient pratiqué un ermitage similaire.

L'été dernier, j'ai pu explorer le massif près de Massafra et Palagiano-Mottola (près de Tarente) dans les Pouilles. Dans une vallée, à l'emplacement d'une rivière asséchée, subsistent plusieurs grottes, regroupées autour d'une grande grotte principale où l'on a retrouvé des vestiges d'iconostase, des fragments de fresques, etc. Autour de ce monastère sans doute cénobitique, semblable à celui de Sava, des grottes isolées, portant des traces d'habitation, sont disséminées à la périphérie, à une distance considérable de celui-ci. Par exemple, dans une grotte, sous une niche, à mi-hauteur d'un homme, d'intéressantes traces de passage ont été conservées. Deux empreintes, de la taille d'une semelle de chaussure, ont été creusées dans le sol, comme par des genoux. Ces grottes étaient sans aucun doute occupées par des ermites, qui ne communiquaient avec les frères du monastère que par le biais des offices religieux. Au fil du temps, les invasions sarrasines commencèrent à perturber cette région, où se trouvait le monastère de Sabas. Sabas fut contraint de quitter les frontières de la Latynie pour la région des duchés lombards, à Amalfi. Là, dans la région de Lagonegro, il fonda un nouveau monastère avec une église dédiée à saint Philippe l'Apôtre. Une importante communauté s'y développa rapidement.

Les conditions extérieures des autres communautés monastiques grecques du sud de l'Italie au Xe siècle sont décrites en des termes similaires, d'après la vie de Luc d'Armenta, disciple et moine tonsuré de saint Élie le Nouveau, il œuvra au monastère de Salina, près de Seminara. Les invasions sarrasines du milieu du X^e siècle.

Au XII^e siècle, il fut contraint de fuir vers le nord, au-delà de la région du Crati, où vivaient alors de nombreux moines grecs. Il s'établit quelque temps à Noia (aujourd'hui Noepoli), non loin du Sermento, affluent du Sinni. Il remonta ensuite la vallée de l'Agri, découvrit le monastère délabré de Saint-Julien, le restaura, l'agrandit quelque peu, et bientôt un important monastère cénobitique y fut fondé.

Vers 968, les hordes germaniques d'Otton I^{er} déferlèrent sur les Pouilles et le nord de la Calabre. Luca fut alors contraint de quitter le monastère avec ses disciples, de traverser l'Agri et de s'installer à Armento, ville naturellement fortifiée, où il fit construire une église en l'honneur de la Vierge Marie et de saint Paul. Pierre rassemble des moines autour de lui et fonde un monastère cénobitique.

À la même époque que Luc d'Armento, et peut-être sous son influence, le Sicilien Vitalius fonde plusieurs monastères le long des rivières Agri et Sinni. Il descend ensuite au pied du Monte Pollino et y fonde également un monastère, dans le village de Petra Rosetti, au nord de Castrovillari. Cependant, il l'abandonne rapidement pour se rendre en Lucanie, près de San Chiriñò Raparo, où il vit en ermite dans une grotte. Il se rapproche ensuite d'Armento, à Misanelli, et vit dans une grotte près des ruines de l'église des Saints Adrien et Natalia, autour de laquelle un monastère se développe bientôt. L'approche des Sarrasins contraignit Vitalius à se déplacer plus au nord, jusqu'au Monte Volturno, où il découvrit les vestiges d'établissements monastiques grecs. Vitalius vécut quelque temps à Raparo, au nord du Monte Volturno, où il fonda également un monastère et mourut.

Des migrations fréquentes similaires, dues à des facteurs extérieurs, sont également attestées par la vie de saint Nil de Rossana, l'ascète grec le plus représentatif du sud de l'Italie dans la seconde moitié du X^e et au début du XI^e siècle. Sa vie a déjà fait l'objet de nombreuses études, tant pour ses détails hagiographiques que pour ses descriptions de la vie quotidienne,

caractéristiques de la vie monastique locale de l'époque. Nous nous y intéresserons ici uniquement pour illustrer le caractère aléatoire des établissements monastiques dans le sud de l'Italie à cette période. La vie errante de saint Nil commence véritablement avec son installation, à un âge relativement avancé, près des célèbres ascètes Jean, Zacharie et Phantin, dans la région de Mercurius, véritable centre monastique du X^e siècle. Nil y vivait en partie au sein même du monastère, en partie dans une grotte isolée, connue sous le nom de Saint-Michel. L'invasion des bandes sarrasines dans la région de Mercurius, entre 950 et 952, le contraignit à se cacher longtemps dans les montagnes environnantes, sauvages et inaccessibles, et à ne regagner sa grotte qu'après le départ des Sarrasins, qui abandonnèrent les monastères qu'ils occupaient. Avec Nil, les habitants des monastères, dispersés par les musulmans, revinrent également. La réapparition des Sarrasins dispersa de nouveau les moines de Mercurius, et Nil se retira dans la vallée du Crati. Là, dans une montagne, il fit construire une petite église dédiée à saint Hadrien, auprès de laquelle affluaient nombre de ses admirateurs. Cependant, bientôt, menacé par la violence des Sarrasins qui émergeaient, Nil abandonna son monastère et se réfugia dans la campagne romaine.

Ainsi, au X^e siècle, durant cette période de paix ecclésiastique au sein même de Byzance, de dures épreuves s'abattirent sur les moines grecs des régions méridionales d'Italie. Ni les tentatives constantes de Rome pour absorber politiquement Byzance, qui entraînaient généralement l'intervention des Francs, des Germains et d'autres puissances dans les affaires italiennes, ni les sentiments internes à l'empire n'eurent un impact aussi grave sur le monachisme italo-grec que les invasions barbares et terrifiantes des Sarrasins venus de Sicile et, plus généralement, de la région méditerranéenne. À partir du milieu du IX^e siècle environ, toutes les régions côtières d'Italie, de Siponto (golfe de Manfredonia) à la campagne romaine, furent presque régulièrement envahies par les musulmans, qui s'étaient alors implantés sur la côte africaine et en Sicile. Vers 860, ils avaient conquis la quasi-totalité de la Sicile et cherchaient à étendre leur influence jusqu'à la côte sud de l'Italie.

Établis à Palerme, les Sarrasins lançaient des raids quasi annuels sur le sud de l'Italie avec leurs flottes dès la fin de la saison des tempêtes. Des émirs noirs venus de la côte africaine participaient souvent à ces raids. Animés d'une haine féroce envers la population chrétienne, les musulmans dévastèrent tout sur leur passage, soumettant villes et villages au feu et à l'épée, sans épargner ni les œuvres d'art ni la culture agricole. Cela ne reflétait pas une volonté de renforcer les territoires byzantins, car les Sarrasins ne disposaient pas des troupes nécessaires, mais seulement une passion pour la piraterie, justifiée en partie par l'exigence fondamentale de l'islam d'exterminer les «infidèles». La faiblesse militaire de Byzance à cette époque, et l'agitation constante dans les duchés lombards, favorisaient les Sarrasins.

Ces raids soudains et rapides eurent un impact considérable, avant tout, sur les intérêts financiers de Byzance, déjà fortement affaiblie par les luttes intestines, les conflits de factions, les troubles ecclésiastiques, etc. C'est ce qui incita l'énergique empereur Théophile, successeur de Michel II, à se tourner vers les Francs pour conclure une alliance défensive.

L'épuration de l'Italie des Sarrasins.

La faiblesse de Byzance à cette époque est illustrée par l'appel du patricien Théodose aux Vénitiens en 840 pour obtenir une flotte afin de repousser les raids africains. Vers 850, les Sarrasins, entre-temps, avaient envahi les Pouilles, y construisant des forteresses, etc. Bari devint, après Palerme, leur seconde capitale. Ainsi, les Sarrasins semblaient exercer une emprise de fer sur les provinces byzantines, tandis que Byzance elle-même semblait négliger ses provinces italiennes. Avec Basile I^{er} le Macédonien, la situation changea.

L'instauration du culte des icônes en 842 apporta la paix à l'empire. Les forces se réorganisaient, la conscience de leur puissance se renforçait, de même que le désir de restaurer leur grandeur passée et de corriger les erreurs de la période précédente. L'empereur Basile I^{er} fut le porte-parole de ce mouvement. Basile I^{er} porta également son attention sur les provinces byzantines d'Italie. Cependant, cette réhabilitation politique exigeait des ressources dont Byzance était dépourvue. L'idée d'une alliance avec les Francs émergea. Un accord avec les Francs permit la reprise de Bari aux Sarrasins et la libération, quoique partielle, de l'Apulie.

La mort de Louis II (875) et certains désaccords entre les Francs et les ducs lombards d'Italie centrale permirent à Byzance de se libérer de son alliance avec les Francs et d'agir avec plus d'indépendance en Italie du Sud. Les troupes byzantines pénétrèrent progressivement en Apulie et s'emparèrent de Bari. Les succès décisifs qui permirent à Byzance de retrouver son influence passée en Italie du Sud commencèrent sous Nicéphore Phocas, général de l'empereur Léon VI. Nicéphore s'empara une à une des places fortes sarrasines de Calabre, exploitant habilement la situation pour établir le protectorat byzantin sur les duchés lombards d'Italie du Sud. Cette dernière fut finalement libérée des musulmans après la victoire de Garigliano en 915. Seule la Sicile demeura aux mains des Sarrasins.

Suite à cela, l'Italie du Sud fut administrativement divisée en deux thèmes : la Longobardie et la Calabre, sous l'autorité byzantine. Ainsi, les Byzantins, ayant repris le contrôle des Pouilles et de la Calabre après 915, durent éprouver une certaine inquiétude, car les Sarrasins siciliens, qui entretenaient des contacts avec l'Afrique, représentaient une menace constante pour les provinces byzantines. En effet, dès 918, Reggio fut mise à sac par eux. Certes, il s'agissait du seul cas d'invasion massive, mais en tout état de cause, même durant la période de 915 à 922, où l'Italie du Sud connut généralement la paix, ses voisins musulmans lancèrent constamment des menaces d'attaques. Cette réalité contraignait les Calabrais à s'attirer les faveurs de leur voisin importun et turbulent par des aumônes quasi régulières.

Entre 922 et 929, les Sarrasins lancèrent de nouvelles tentatives de reconquête de l'Italie. Ils furent aidés par les Hongrois du nord et les Bulgares, dont le roi, Siméon, conclut un accord direct avec les Arabes contre Byzance. Ce fut le début de nouvelles épreuves pour les populations du sud de l'Italie. La crise éclata entre 950 et 952, après l'unification des factions musulmanes en Sicile en 947, sous l'autorité du mehdî africain Al-Mansur, connu sous le nom d'émir El-Hasan. Il commença sa campagne contre les provinces byzantines en exigeant que le général calabrais continue de verser l'indemnité précédente. Byzance répliqua en préparant une expédition contre la Sicile. El-Hasan occupa Reggio, attaqua Gerace, mais se retira après avoir exigé le versement d'une indemnité par les habitants. Après avoir mis en déroute les avant-gardes grecques, les Siciliens atteignirent le Crati, ravageant tout sur leur passage. Finalement, les Byzantins conclurent un traité avec eux, acceptant la construction d'une mosquée à Reggio et l'établissement libre des Sarrasins dans cette ville.

Cette initiative d'El-Hasan se termina très favorablement pour Byzance. Les Sarrasins furent contraints de retourner à Palerme, ayant perdu leur influence à Reggio. Cette nouvelle paix dura jusqu'à Nicéphore (958-963).

Dans les années 1070, les Sarrasins se soulevèrent à nouveau, s'emparant d'Otrante et attaquant Tarente, Oria et d'autres villes. Ils poursuivirent leurs raids périodiques jusqu'aux années 1080, et Byzance, occupée à l'est, sembla négliger ses provinces du sud de l'Italie. Ce n'est qu'avec l'arrivée d'Otton II à la tête des hordes germaniques que les Sarrasins se calmèrent et se cantonnèrent à la Sicile.

Les circonstances politiques qui favorisèrent l'influence latine dans le milieu ecclésiastique des provinces byzantines du sud de l'Italie au X^e siècle.

À partir de la fin du X^e siècle, une période de prospérité apparente commença dans l'histoire du monachisme grec du sud de l'Italie, que l'on appelle l'Âge d'or. Les provinces byzantines, libérées des Sarrasins, bien que non par Byzance elle-même, connurent la paix. Les institutions ecclésiastiques et monastiques se développèrent et le nombre de monastères augmenta. Dès lors, le caractère même du monachisme – un monachisme d'émigrés, tributaire des difficultés politiques de l'époque précédente – laissa place à un mode de vie stable et sédentaire. Cependant, contrairement à cet état de prospérité apparente, l'aspect intérieur, l'esprit du monachisme grec, commença à être menacé par un nouveau facteur puissant qui apparut à l'horizon de l'Italie : l'intervention des princes allemands et normands.

La vie politique de la péninsule

Si, jusqu'alors, Byzance avait été en conflit constant avec les musulmans, qui se contentaient de harceler ses provinces italiennes sans leur causer de dommages politiques

tangibles, l'arrivée de nouveaux venus des Alpes en Italie changea radicalement la situation. Byzance se trouva alors confrontée à la question de l'intégration de ses thèmes, un voisin aux aspirations politiques distinctes, à la vie politique de ses provinces. Certes, Byzance elle-même avait permis aux Germains de nourrir un intérêt pour ses provinces italiennes en sollicitant leur aide contre les Sarrasins. Ces derniers furent chassés des Pouilles, mais les Germains commencèrent à croire que Byzance contrôlait injustement cette partie de l'Italie, qui faisait partie de la Longobardie, c'est-à-dire du Regnum Italicum.

En mars 968, Otton I^{er} envahit les Pouilles avec ses armées et commença le siège de Bari. Cependant, l'absence de flotte pour bloquer la capitale du thème lombard l'obligea à lever le siège. L'empereur Nicéphore commença à préparer une expédition punitive contre les duchés lombards qui l'avaient trahi et contre Otton.

En novembre de la même année, Otton, sans attendre l'arrivée de son ambassadeur auprès de Nicéphore, Liutprand, évêque de Crémone, marcha de nouveau sur les Pouilles. Cette fois, il se limita à la destruction de quelques petites villes. Au printemps 969, il descendit en Calabre, atteignit Cassano, puis remonta vers le nord, entre Bogino et Ascoli, où étaient stationnés de petits détachements byzantins. Ces succès de l'invasion germanique, qui ne rencontra aucune résistance byzantine, encouragèrent le pontificat romain, et le pape Jean XIII, y voyant apparemment la fin définitive de l'influence byzantine dans les Pouilles, établit un siège métropolitain à Bénévent, accordant à l'archevêque le droit de consacrer des évêques pour la partie byzantine des Pouilles. Cependant, la fortune de la guerre se retourna contre Otton. Laissant ses troupes à Paldolfo, duc de Capoue, il se retira à Ravenne. Pendant ce temps, le stratège Eugène, avec des renforts venus de Constantinople, lança une attaque victorieuse contre les Germains assiégeant Borino, capturant Paldolfo et le renvoyant, avec d'autres prisonniers, à Constantinople. Il pénétra ensuite dans le duché lombard, atteignant Avellino, au sud de Bénévent, puis Capoue, où il commença le siège de cette dernière. Cependant, l'arrivée de nouvelles troupes germaniques contraignit Eugène à se replier sur Salerne, où le duc lui réserva un accueil triomphal et lui prêta allégeance à l'empereur byzantin. De leur côté, le patricien de Bari et son armée semèrent la terreur en Lombardie, des frontières des Pouilles jusqu'au Volturno.

Otton envoya de nouvelles troupes qui vainquirent les Byzantins à Ascoli. Le malheureux successeur d'Eugenius, le patricien Abdila, s'enfuit, laissant les commandants ottoniens ravager l'Apulie, dont la population fut ensuite soumise à une lourde indemnité.

Ainsi débutèrent les conflits politiques entre les deux empires de Nicéphore Phocas et d'Otton. La mort de Nicéphore mit fin à cette lutte.

Son successeur, Jean I^{er} Tzimiskès, jugea plus important de se concentrer sur les provinces orientales de l'empire, et l'Italie du Sud fut ainsi apparemment abandonnée à l'hégémonie germanique. La libération de Paldolphe, qui ne tarda pas à faire défection au profit d'Otton, confirma cette situation et montra l'erreur des nouveaux dirigeants byzantins. Heureusement pour Byzance, le vieil empereur germanique se contenta de l'arrivée de son fidèle vassal à Bari, y voyant le consentement tacite de l'Empire d'Orient à son influence en Apulie, et il abandonna cette dernière, se repliant vers le nord. On pourrait supposer que cela reflétait sa lassitude face à une guerre qui n'avait produit aucun résultat tangible, Byzance ne reconnaissant pas officiellement les droits des Germains sur les Pouilles et, par conséquent, ne renonçant pas à son influence dans cette région.

En 972, un mariage fut célébré à Rome entre le fils d'Otton, Otton II, et la princesse Théophano, fille de l'empereur byzantin Romain II. Dès lors, les Germains laissèrent les Pouilles et la Calabre tranquilles. Ce fut, bien sûr, un soulagement pour Tzimiskès, qui, confiant dans la loyauté byzantine des provinces du sud de l'Italie, concentra ses efforts sur les frontières orientales et septentrionales. Des troupes furent rappelées d'Italie, ce dont profitèrent les Sarrasins, qui pillèrent la Calabre en 976.

En 980, le nouvel empereur germanique, Otton II, arriva à Rome pour consolider son autorité auprès de l'aristocratie romaine et répondre aux intrigues des ducs de Capoue et de Bénévent. Il est cependant plus proche de la vérité de voir, derrière ce prétexte officiel justifiant sa venue à Rome, cette porte ouverte sur l'Italie du Sud, des considérations et des intentions d'une autre nature. En effet, dans l'esprit germanique, la Calabre, géographiquement proche de l'Empire allemand restauré par Otton I^{er}, en faisait naturellement partie. Les Byzantins n'étaient pour eux que des «usurpateurs» ayant indûment accaparé l'Italie du Sud. La conclusion logique de ces

prémises était donc la volonté d'Otton II de s'emparer de ces territoires byzantins. Sans aucun doute, il fut également guidé, dans ce cas précis, par des informations concernant la faiblesse militaire de Byzance, qui avait permis aux Sarrasins de mener un raid en 976.

Otton pénétra en territoire byzantin depuis les régions lombardes et s'approcha de Matera. De là, il descendit en Calabre, sans succès à Bari ni à Trani. Dans la vallée du Crati, il se heurta à une horde de Sarrasins, menée par l'émir Abou al-Kazem, et subit une défaite cuisante. Otton s'enfuit alors vers le nord, en direction des duchés lombards. Les Sarrasins, privés de leur chef et épuisés par la bataille, se hâtèrent vers la Sicile. Ainsi, dans ce cas précis, le raid sarrasin eut un effet positif sur Byzance, puisqu'il libéra ses provinces du sud de l'Italie de la domination germanique.

Fait intéressant, suite à cet échec inattendu des plans d'Otton, la population du nord de l'Italie protesta contre les évêques latins, protégés des Germains. Ses décrets ne furent pas appliqués et les fonctionnaires pro-allemands furent victimes de violences.

Les patriciens byzantins entreprirent progressivement de rétablir l'ordre dans les provinces byzantines, réprimant les rébellions locales (Bari et Trani) et accordant des privilèges spéciaux à certains évêques latins en récompense de leur loyauté envers l'empire.

La pacification politique des provinces du sud de l'Italie à la toute fin du X^e siècle, après Otton II, se traduisit principalement par la réorganisation de toute l'administration. Jusqu'alors, le sud de l'Italie était sous la juridiction de deux patriciens dotés de pouvoirs militaires. L'un gouvernait les Pouilles, l'autre la Calabre. La différence entre eux résidait dans le fait que le stratège calabrais avait affaire à une population majoritairement grecque, entièrement soumise à l'empereur byzantin en raison de ses caractéristiques culturelles, sociales et ecclésiastiques. Le lien avec l'empire y était tout à fait naturel. Les évêques y étaient nommés par le patriarcat de Constantinople et de nombreux Grecs originaires de Byzance s'y installèrent. La langue, la littérature et l'art étaient exclusivement inspirés par l'Orient grec. La situation était différente en Apulie. L'influence latine de la région, peuplée majoritairement d'Italiens, et la proximité des duchés lombards, qui entretenaient des liens étroits avec Rome, conféraient a priori à l'Apulie une saveur latine particulière.

Pour éliminer ce dualisme administratif, qui nuisait en partie à la vie provinciale, l'empereur Constantin Porphyrogénète nomma un gouverneur unique, Marcien Argyros, pour l'Italie du Sud, en charge des deux thèmes de Calabre et de Lombardie, soit l'Apulie. Certes, sous Nicéphore Phocas, l'idée d'une assimilation complète de ces thèmes en matière administrative avait déjà été évoquée, mais elle ne fut pas mise en pratique à l'époque.

Une telle centralisation du pouvoir en Italie du Sud était d'une grande importance en principe, car elle garantissait l'uniformité de la politique dans toutes les provinces du sud de l'Italie. Alors qu'auparavant le souverain d'un thème lombard pouvait souvent faire des compromis avec la population locale, allant parfois jusqu'à tolérer délibérément l'influence de Rome dans le domaine ecclésiastique, le nouveau gouvernement était tenu de garantir un traitement égal aux populations grecque et italienne des deux thèmes. Tolérer l'influence latine en Apulie et la combattre par tous les moyens en Calabre aurait constitué une violation flagrante de ce nouveau principe. Tel était précisément l'objectif principal de l'établissement du catapan de Bari.

Avant Nicéphore Phocas, la quasi-totalité de la Calabre, de Reggio à Monte Follino, relevait du patriarcat de Constantinople. Dans cette vaste région, Reggio occupait le siège métropolitain et regroupait les treize diocèses suivants : Vibona, Tropea, Tauriana, Gerace (anciennement Locra), Rossano, Squillace, Amantea, Crotona, Cosenza, Nicotera, Lisignano, Nicastro et Cassano. Quant à l'autre thème – Londres, de Brindisi et Tarente à Siponto et Lucera –, cette région reconnaissait, sur le plan ecclésiastique, l'autorité du pontificat romain; ses évêques étaient indépendants du patriarche. Sous l'empereur Léon l'Isaurien, les gouverneurs byzantins tolérèrent le clergé latin dans cette province, confirmant ainsi les protégés de Rome. Cependant, sous la contrainte des circonstances, le thème lombard, s'hellénisant peu à peu, passa également sous influence byzantine en matière ecclésiastique, notamment en raison de l'émigration massive de moines grecs du sud de la Calabre vers le nord, jusqu'à la région de Bari. Ces moines grecs, comme en témoignent les vies d'Élie l'Athée, de Luc d'Armenta, de Sava et de Christophe, fondèrent et construisirent de nombreux monastères dans la région, adoptant une charte liturgique grecque et un mode de vie oriental. Il va de soi que ces nouveaux arrivants grecs reconnaissaient l'autorité et la juridiction du patriarche de Constantinople et furent pleinement intégrés au pontificat. Certains

moines grecs de cette époque trouvèrent refuge dans des monastères latins, mais même là, ils conservèrent leur identité. Par exemple, Nil de Rossano fut reçu avec ses soixante disciples par les frères du monastère du Mont-Cassin, qui lui confièrent le petit monastère Saint-Michel-Archevêque de Valleluce. Mais même là, dans ce monastère latin, lui et ses compagnons pratiquaient le mode de vie oriental, ce qui lui valut une grande vénération de la part des moines du Mont-Cassin, qui voyaient en lui un second saint Benoît, leur autorité régulatrice.

Ainsi, à l'époque de Nicéphore Phocas, l'hellénisation ecclésiastique du thème lombard s'achevait progressivement. L'empereur Nicéphore entreprit d'éliminer le dualisme dans l'organisation ecclésiastique de cette dernière, c'est-à-dire de la subordonner entièrement au patriarcat de Constantinople. Vers 968, il publia un décret établissant un archidiocèse à Otrante, auquel étaient rattachés les évêques de Tursi, Tricarico, Acerenza, Gravina et Matera. Malheureusement, les recherches manquent de données précises sur ce sujet, car le décret original de l'empereur a disparu, et il faut se fier à un témoignage fortuit de l'évêque Liutprand de Crémone. L'archevêque d'Otrante reçut le droit de nommer des évêques pour ces diocèses où la liturgie grecque avait été introduite. La juridiction suprême sur les affaires ecclésiastiques du thème lombard fut ainsi officiellement transférée au patriarche de Constantinople. Il est certes difficile d'imaginer que le patriarche Polyeucte ait interdit le culte latin en Apulie, comme il l'avait fait en Calabre. Une telle mesure aurait été trop audacieuse et imprudente, compte tenu de la faible population grecque de cette région, longtemps dépendante du pontificat romain. Cependant, il est tout à fait possible que les autorités byzantines aient progressivement instauré un système de restrictions sur le culte latin dans cette région, qui n'avait guère bénéficié de liberté sous le règne de Nicéphore. L'établissement d'un archidiocèse grec à Otrante et la reconnaissance officielle de la prééminence de la liturgie grecque ont sans doute provoqué une lutte acharnée au sein du clergé latin pour la suprématie.

Cette lutte entre le culte latin et le culte grec en Apulie s'est intensifiée sous l'empereur Jean Ier Tzimiskès, en raison de sa politique laxiste et indifférente envers les provinces du sud de l'Italie. Si Nicéphore a effectivement perpétré certaines répressions contre le clergé latin en Apulie, sous Tzimiskès, les Églises apuliennes ont obtenu des droits égaux à ceux des Églises grecques.

Cependant, les Églises latines ne pouvaient guère espérer d'aide ni de soutien concrets de la part du pontificat. L'hégémonie allemande en Lombardie leur apportait peu d'avantages culturels; elle servait plutôt à les affaiblir, dans le but d'empêcher leur unification et leur ralliement à Byzance pour l'indépendance. D'une manière générale, cette dernière option leur aurait été plus avantageuse, car une telle dépendance envers un suzerain géographiquement éloigné, qui n'a jamais disposé de ressources militaires suffisantes pour maintenir son autorité politique de façon constante, était bien plus simple et commode que la dépendance envers l'Allemagne, trop proche et s'ingérant fréquemment dans leurs affaires intérieures. De fait, on sait combien, durant la rupture de Nicéphore Phocas avec Orion Ier, les duchés lombards ont souvent changé d'allégeance politique, passant du côté de Byzance aux côtés des Germains. Cette inconstance fut la principale cause des fréquentes invasions de troupes germaniques sur leur territoire et des ravages considérables qu'elles causèrent. De nombreuses églises furent détruites et le clergé contraint de se replier dans la campagne romaine, pour ne pouvoir revenir qu'une fois le calme revenu. Toutes les églises latines de Lombardie les duchés romains, dépendants du pontificat romain, étaient directement tributaires de leurs souverains. Il va de soi qu'à cette époque, les ducs lombards ne pouvaient manifester concrètement leur sympathie envers Rome, si celle-ci avait besoin de solliciter leur aide ou leur soutien pour les Églises des Pouilles. Une telle assistance, qui aurait constitué une protestation directe contre les mesures byzantines, n'aurait fait qu'aggraver leur situation, les aliénant ainsi de leur puissant voisin.

Ainsi, le pontificat romain ne pouvait compter que sur son influence à Constantinople et accroître le nombre d'évêchés en Apulie, grâce à la tolérance générale des gouverneurs byzantins envers le culte latin au sein du thème lombard. Les ducs lombards, bien entendu, partageaient cet avis, comprenant parfaitement que plus l'influence du milieu ecclésiastique latin serait grande et forte sur la population latine des Pouilles, plus l'hellénisation de cette dernière serait compromise, ou du moins difficile. Si l'hellénisation a connu un succès particulier grâce à des facteurs ecclésiastiques, la latinisation pouvait logiquement, elle aussi, espérer un succès grâce à des mesures ecclésiastiques externes.

Les pontifes romains en étaient parfaitement conscients et, depuis le pape Jean XIII, ils s'étaient préoccupés de la subordination ecclésiastique des Pouilles aux métropolitains de Bénévent. Il est possible qu'en établissant un archidiocèse à Otrante, Byzance ait voulu porter un coup décisif aux intrigues latines. Avant même le pontificat de Jean XIII (965-972), dès le milieu du X^e siècle, une lutte acharnée s'était engagée entre l'Église latine et Byzance pour l'influence dans les régions limitrophes, principalement, du duché de Bénévent. Sans aucun doute, à l'initiative de Rome, l'évêque Jean de Bénévent adressa une requête au pape Martin III en novembre 943 afin de lui soumettre les églises de Siponto, Bovino, Ascoli et Larino (sur la côte orientale de l'Adriatique). En 947, il fit une requête similaire au pape Agapitus II concernant Termoli et Trivento. En 956, le pape Jean XII confirma les droits de ses prédécesseurs pour l'évêque Landolf de Bénévent.

Il est clair qu'après le mariage d'Otton II et de Théophano, les autorités byzantines durent céder à l'influence des évêques latins, qui revendiquèrent même des villes comme Siponto, qui servaient de résidences aux gouverneurs byzantins.

Des tentatives similaires pour contrer l'influence ecclésiastique byzantine furent également entreprises à la même époque dans le duché voisin de Salerne. Les autorités romaines cherchèrent à étendre les droits du métropolitain de Salerne sur le thème calabrais. Ainsi, à Cosenza et Bisignano, qui avaient été attribuées au métropolitain de Reggio sous l'empereur Léon VI (886-912), les évêques furent subordonnés au nouvel évêque de Malvito.

Ainsi, à la fin du X^e siècle, les autorités ecclésiastiques latines disposaient déjà de plusieurs évêchés, avec un clergé latin, dans les thèmes byzantins de Calabre et des Pouilles. Ces évêchés leur servaient de bastions pour leur propagande et contrebalançaient l'influence des autorités ecclésiastiques byzantines. Le prétexte officiel invoqué pour la création de ces nouveaux évêchés était, bien entendu, la nécessité de répondre aux besoins ecclésiastiques des populations italiennes dispersées.

Les autorités byzantines, conscientes de l'importance de la situation, cherchèrent à s'assurer les meilleurs emplacements en nommant des archevêques dotés de larges pouvoirs. Ainsi, en 980, l'archevêque Jean de Canosa, protégé du patriarche de Constantinople alors en poste à Bari, mentionna les évêchés de Trani et de Brùgindisi comme lui étant subordonnés. Cependant, la position de cet archidiocèse était manifestement précaire. C'est pourquoi, trois ans plus tard seulement, le pape Benoît VII, protégé d'Otton II, établit un évêque à Trani dépendant du métropolitain de Bénévent et plaça Giovenazzo, Ruvo, Minervino et Montemilone sous son autorité. Il convient toutefois de noter que les informations relatives à l'établissement de ce centre ecclésiastique latin en Apulie, dans la résidence d'un dignitaire byzantin, sont limitées à un document ou acte daté de 983, donné par le catapan Kalokyros à l'archevêque de Trani, Rodostamonus. Ce document ne fait aucune mention de la subordination administrative de ce dernier, ni des évêchés qui lui étaient attribués, à la Curie romaine ou au métropolitain de Bénévent. Il est simplement indiqué que l'archevêque de Tranno a reçu des droits sur ces territoires du pape Benoît VII.¹⁷² Dès lors, on peut supposer avec une quasi-certitude qu'il s'agissait d'un simple acte de reconnaissance de ces mêmes droits par le gouvernement byzantin, confirmant ainsi l'ancien ordre de choses, mais les transférant, bien entendu, sous sa propre juridiction, c'est-à-dire sous le contrôle partiel du patriarche de Constantinople. On pourrait supposer, par analogie avec la situation actuelle du clergé catholique dans les pays orthodoxes, que dans ce cas précis, le contrôle se limitait à consentir à la confirmation d'un protégé notoire du pouvoir latin. Il convient de noter ici l'opinion de l'historien passionné de Tranno, G. Beltrani, qui, malgré son attitude excessivement hostile à la domination byzantine à Apulii estime que le document cité reconnaît nécessairement que, dès l'antipathie de Calocyros, le culte grec fut introduit à Trani, et par conséquent dans les diocèses qui en dépendaient. Gay suggère que la confirmation de Rodostamonu comme évêque régional constituait une sorte de récompense pour sa trahison de ses sympathies romano-germaniques au profit de Byzance.

Cependant, dès 999, le siège archiépiscopal de la région passa à un Grec. Le successeur de Rodostamonu, Chrysostome, est mentionné dans un document officiel du catapan Grégoire Trachaniotes comme «*Αρχιεπισκοπος κάστρου Βάρεως τε, και Τρανῶν*». En conséquence, en 999, Bari et Trani furent réunis sous l'autorité d'un seul archevêque, qui reçut sans doute également les évêchés de Giovenazzo, Ruvo, Minervino et Montemilone. Cet arrangement convenait parfaitement à l'influence croissante du catapan byzantin de Bari dans toute la région des Pouilles, où la juridiction byzantine s'étendait à tous les domaines de la vie publique.

Vingt-six ans plus tard, la situation changea. Ainsi, en 1025, le pape Jean XIX, par sa bulle, confirma tous les droits de l'archevêque Chrysostome à l'archevêque de Bari et Trani, Bysanzio, un Latin typique. Et, fait intéressant, à cette époque, l'autorité de l'empereur byzantin était représentée par le tout-puissant catapan Basile Boionanus. Dans sa bulle, le pape accorde à l'archevêque Bysanzio le droit de consacrer des évêques dans toute l'Apulie, des rives de l'Ofanto à Tarente et Brindisi.

De ce transfert du métropolitain de Bari à Rome découle qu'au début du XI^e siècle, l'Apulie échappe à la tutelle du patriarcat de Constantinople. À cet égard, la qualification de ce Bysanzio dans un document contemporain est intéressante : «fundator sanctae ecclesiae Barenensis terribilis et sine inefu contra omnes Graecos». De toute évidence, en raison de circonstances particulières, peut-être politiques, le gouvernement byzantin dut céder à l'influence latine en matière ecclésiastique dans l'Apulie. Mais il est certain que les catapani approuvaient l'élection de tel ou tel évêque, sans toutefois intervenir dans le processus électoral. Ainsi, à la fin du X^e et au début du XI^e siècle, une lutte acharnée éclata entre le clergé grec et le clergé latin pour la domination des provinces byzantines du sud de l'Italie.

Cette lutte, dont les motivations étaient en fin de compte politiques, n'affecta pas la position du monachisme grec, originaire principalement de Sicile et de la côte sud de la Calabre. Il continua de s'y développer, sans rencontrer d'obstacles directs à ses activités et à la pratique du mode de vie oriental. De plus, les moines grecs étaient respectés dans les milieux ecclésiastiques latins pour leur rigueur, comme en témoigne l'accueil de saint Nil de Rossane et de ses soixante compagnons par les moines de Montecassin, de l'ordre de saint Benoît, qui lui cédèrent l'un de leurs petits monastères, celui de l'archevêque Nil Michel, situé dans le village de Valleluce, non loin du Mont Cassin.

Les ascètes grecs jouissaient d'un respect similaire dans la société latine. L'appel de la princesse Aloara, veuve du duc de Capoue, Paldolfo, à saint Nil de Rossana, est particulièrement révélateur. Elle se repentait du meurtre brutal, qu'elle avait commandité, de l'un de ses fils, destiné à monter sur le trône de Capoue. À son entrée au palais, Nil fut accueilli par Aloara, prosternée à terre, qui, en larmes, implorait ses prières et le suppliait de lui indiquer le chemin de l'expiation. Lorsque Nil lui suggéra de s'adresser aux évêques, vraisemblablement ceux de Capoue, pour obtenir sa pénitence, elle répondit qu'ils le lui avaient eux-mêmes désigné, car lui seul pouvait apaiser son âme pécheresse. Il est également significatif qu'à son entrée dans la ville, saint Nil ait été accueilli par la population, qui lui demanda ses prières et sa bénédiction. Ce récit de l'auteur de la biographie se passe de commentaires. Cela montre clairement que les ascètes grecs, malgré les relations tendues entre le clergé des deux Églises, jouissaient d'une grande estime non seulement auprès du peuple des régions latines comme Capoue, mais aussi auprès des plus hauts représentants du clergé latin.

La situation ecclésiastique et politique de l'Italie du Sud à l'époque normande (XI^e siècle)

L'influence ecclésiastique latine dans les thèmes byzantins du sud de l'Italie, préparée par les événements de l'époque précédente, fut pleinement manifeste lors de la rupture des relations ecclésiastiques entre Byzance et Rome. Il convient de rappeler qu'avant cette rupture, Byzance et Rome avaient cherché à agir de concert pour affaiblir l'influence politique normande en Italie en général. Ce n'est que lorsque la volonté du pape Léon IX de contraindre Byzance à reconnaître la primauté ecclésiastique et politique de l'évêque de Rome devint évidente que les relations furent rompues.

Dès lors, la Curie romaine mit tout en œuvre pour s'assurer la souveraineté ecclésiastique des provinces du sud de l'Italie. Le gouvernement byzantin lui-même y a contribué. Ainsi, l'empereur Constantin Monomaque (1042-1054) a violé tous les préceptes de Nicéphore Phocas en reconnaissant Argyrus, le Lombard, comme catapan (doux) d'Italie, au lieu du Grec orthodoxe qui, par d'habiles manœuvres, avait obtenu des Normands le titre de doux et de prince.

La situation était donc telle que le vice-roi byzantin en Italie était un partisan et un défenseur des traditions latines, bien qu'Argyrus eût déclaré à plusieurs reprises sa soumission au basileus et sa disposition à soutenir les intérêts de l'Empire byzantin. L'intelligent et ardent Michel Cérulaire comprenait parfaitement les difficultés de cette situation et, malgré toutes les réceptions solennelles données au nouveau catépan à Constantinople, il le traita comme un hérétique, allant

jusqu'à l'excommunier de la communion de l'Église. Il soupçonnait à juste titre qu'Argyros soutiendrait le clergé latin dans sa lutte contre le clergé grec.

Parallèlement, Michel Cérulaire lui-même, apparemment insensible à la gravité de la situation lorsqu'un échange de lettres s'engagea entre lui et le pape Léon IX au sujet des innovations et de la déviation de l'Église latine par rapport à la pureté de la foi, donna par ses actions à la Curie romaine le droit et le prétexte d'accroître la pression sur le clergé grec en Italie. Ainsi, dans sa lettre, le pape Léon se plaint que le patriarche byzantin ait fermé les églises, monastères et abbayes latines, tandis qu'à Rome même et dans toute la Campanie, les monastères et églises grecques jouissaient d'une totale liberté quant à leurs traditions et pratiques liturgiques.

Les autorités ecclésiastiques latines, conscientes de la situation dans l'Empire byzantin et de l'affaiblissement progressif de leur autorité sur les provinces du sud de l'Italie, cherchèrent à renforcer leur pouvoir et leur position en Italie en général, et dans les provinces byzantines en particulier. Ce processus avait débuté lors de la période précédente, avec l'établissement de plusieurs nouveaux archidiocèses et évêchés dans le sud de l'Italie, dotés de droits de juridiction régionale. À l'époque actuelle, Rome porta son attention sur les monastères qui, bien que proches de Rome par leurs pratiques religieuses et leur caractère purement latin, avaient été auparavant reconnus par les papes comme autonomes dans l'organisation de leur vie interne, l'élection des abbés, etc. Établis par initiative privée et sans aucune visée politique, ces monastères avaient été jusqu'alors épargnés par l'anarchie qui régnait en Italie au IXe siècle. Cependant, leur rôle avait évolué. Ils étaient devenus trop puissants et influents; les souverains des duchés lombards et les empereurs germaniques s'adressaient fréquemment à eux pour leurs besoins personnels et d'État. On peut supposer que les fréquents recours des dirigeants et des fonctionnaires auprès de ces communautés monastiques pour obtenir des conseils constituaient de fait une ingérence dans la vie politique du pays. Ils pouvaient ainsi influencer l'attitude des gouvernants envers l'autorité ecclésiastique romaine. Ce nouveau rôle des monastères latins autocéphales d'Italie contraignit la Curie romaine à revoir son attitude et sa perception à leur égard. Dans la nouvelle politique papale agressive, particulièrement manifeste à partir du XIe siècle et fondée essentiellement sur une volonté cachée d'exercer une influence purement politique en Italie, ces grands monastères influents devaient servir de bastions pour la promotion de l'autorité de Rome.

Ainsi, au XIe siècle, l'autorité ecclésiastique romaine chercha à consolider tous les monastères auparavant autocéphales. Cela affecta principalement le célèbre monastère du Mont-Cassin, où saint Nil de Rossano avait trouvé refuge. À la toute fin du Xe siècle, ce monastère n'était plus le même que celui que saint Nil avait trouvé. Son abbé, Manson, proche des ducs de Capoue, porta l'influence du monastère à des sommets. Le pape Jean XV facilita cette expansion en accordant à ses abbés juridiction et supervision sur les monastères environnants, les affranchissant même de la subordination aux évêques locaux (984). À partir du milieu du XIe siècle, le statut autonome du monastère du Mont-Cassin connut une transformation radicale. Après la mort de l'abbé Richerius en décembre 1055, un certain Pierre fut élu à sa place parmi les frères, sans appel à Rome. Cependant, le pape Victor II manifesta son mécontentement face à cette élection libre et exigea non seulement que l'abbé élu lui soit présenté, mais aussi que l'élection soit validée par le légat romain, le cardinal Humbert.

Malgré les protestations des moines du Mont Cassin, qui soulignaient que la venue d'un tel cardinal violait leurs droits accordés par les prédécesseurs de Victor II, Humbert se rendit au Mont Cassin. Suite à cette mission, Pierre démissionna de sa charge d'abbé et élut à sa place Frédéric, ancien légat du pape Léon IX. Le nouvel abbé fut confirmé dans tous les droits de ses prédécesseurs à superviser les petits monastères de la région.

Ainsi, en 1057, Rome soumit le plus important monastère autocéphale d'Italie centrale, en faisant un instrument à son service. Bien entendu, cela revêtait une grande importance pour la politique papale en Italie du Sud, car dès lors, Rome disposait d'un centre solide pour promouvoir ses aspirations latines, purement politiques, en Italie, en opposition à l'influence byzantine. Il n'est pas nécessaire de détailler les manifestations concrètes de cette opposition. Il suffit de citer au moins le cas le plus précis, notamment ce qui soulignait clairement les tendances des papes. Soutenu par les Normands dans ses ambitions papales, Nicolas II nomma Desiderius, abbé du Mont-Cassin, son vicaire et, par son intermédiaire, conçut une réforme grandiose de tous les monastères d'Italie du Sud. Cette réforme se traduisit, en premier lieu, par la subordination des monastères de toute la campagne romaine, du duché de Bénévent, de l'Apulie et de la Calabre à

l'abbé du Mont-Cassin. Cette réforme fut menée sans concertation avec Byzance. Du moins, rien dans les documents contemporains n'indique que le pape Nicolas II ait sollicité, ni même tenté d'obtenir, le consentement du gouvernement byzantin pour une mesure aussi importante, lourde de conséquences pour les thèmes byzantins. Il est certain qu'en l'occurrence, il s'appuya exclusivement sur le soutien des Normands qui, dès leurs premiers pas en Italie, se trouvèrent en conflit direct avec Byzance. Le pape parvint à flatter la vanité de Robert de Guiscard en lui octroyant solennellement le titre de «duc d'Apulie, de Calabre et, à l'avenir, de Sicile». Étonnamment, ce titre ne faisait aucune allusion à Rome ni à la Campanie. Seules les provinces byzantines furent concédées au souverain normand. De ce fait, le pape se considérait comme le maître absolu de ces dernières provinces, bien qu'il n'eût aucun fondement juridique pour s'immiscer dans les affaires de Calabre et d'Apulie. La Curie romaine n'y possédait aucune terre. Le droit que lui accordaient les autorités byzantines de consacrer des évêques de plusieurs diocèses relevait d'une simple courtoisie et témoignait plutôt de l'autorité morale des papes dans un nombre limité de domaines.

Cependant, Nicolas II ne s'arrêta pas là. En 1059, il se rendit à Melfi et y convoqua un concile, auquel participèrent des évêques latins d'Italie du Sud. Non content de confirmer certaines innovations de l'Église latine (par exemple, le célibat), le concile condamna plusieurs évêques et déposa même l'archevêque de Trani, Jean, qui portait le titre de syncelle impérial. Cet archevêque, soit dit en passant, ignore l'influence grandissante de la Curie romaine et tenta d'étendre sa juridiction jusqu'à Siponto.

Il est clair que «par son intervention personnelle et active dans les affaires ecclésiastiques de l'Italie du Sud, le pape chercha à restaurer l'ancien prestige du patriarcat d'Occident, tel qu'il avait connu dans cette région avant l'époque des empereurs iconoclastes.» En réalité, il s'agissait pour Rome d'un moyen de poursuivre sa lutte contre le Patriarcat d'Orient et de renouveler ses revendications, pour le moment, concernant ses anciennes possessions territoriales et ses diocèses du Sud. Le pape pouvait espérer avec confiance le succès total de ses mesures, car le duc normand Robert Guiscard avait promis sa loyauté à l'Église romaine, et en particulier au pape Nicolas II, allant jusqu'à lui subordonner toutes les églises qui se trouveraient dans les futures possessions normandes d'Italie du Sud.

Robert Guiscard, avec son frère Roger, passa la période de 1058 à 1071 en Calabre et en Apulie, prenant progressivement le contrôle de points stratégiques et réduisant la dépendance de ces provinces vis-à-vis de Byzance. Les Normands opérèrent également avec succès en Sicile, s'emparant de territoires musulmans. Certes, en 1060, les troupes byzantines de la capitale prirent Tarente, Brindisi, Oria et Otrante aux Normands. Cependant, dès 1062, Robert reprit ces villes aux mains des Normands. Les Byzantins, après avoir vaincu leurs forces, ne conservèrent que la bande côtière du Gargano à Brindisi. Finalement, le 16 avril 1071, Robert s'empara de Bari, capitale des Catapanatos d'Italie. Ce succès des Guiscard marqua la fin de la domination byzantine en Italie du Sud. Certes, dans certains endroits, même après 1071, l'autorité de l'empire était reconnue. Par exemple, un document de 1072 indique que la ville de Trani était dépendante de Byzance. Cependant, dès 1075, elle était contrôlée par Robert Guiscard, comme en témoignent les premières lignes d'un autre document d'avril 1075.

Ainsi, dans la seconde moitié du XI^e siècle, les provinces byzantines du sud de l'Italie tombèrent presque entièrement aux mains des Normands, liés en matière ecclésiastique par leurs obligations envers la curie romaine. Il est tout à fait compréhensible que la curie ait profité de cette situation pour renforcer son influence dans l'ancienne région.

Territoires byzantins

Généralement, après la séparation d'avec l'Église d'Orient, les papes se montrèrent plus agressifs.

De la fin du X^e siècle jusqu'à la chute de Bari en 1071, la situation de la Calabre et des Pouilles en matière ecclésiastique demeura très précaire. Comme nous l'avons vu précédemment, le gouvernement byzantin, soucieux des besoins ecclésiastiques et religieux de la population latine, autorisa le clergé latin et son culte dans ses provinces, et accepta même localement la présence d'évêques nommés par Rome. Dans le contexte plus large de l'hellénisation de l'Italie du Sud, il s'agissait d'un phénomène fortuit, apparemment conforme à la politique byzantine et au projet

d'ensemble de transformer l'Italie du Sud en une seule province byzantine, semblable à celles que Byzance possédait en Orient.

Cependant, l'histoire ultérieure a démontré l'erreur de cette vision humaniste. Le clergé et les évêchés latins devinrent de fidèles agents de Rome qui, par leur intermédiaire, entreprit de latiniser l'ensemble des régions du sud de l'Italie. Chaque évêché latin, chaque monastère bénédictin devint un bastion de cette propagande. Naturellement, la supériorité numérique, jusqu'à la fin du XI^e siècle, était du côté des évêques, du clergé et des monastères grecs, qui trouvaient leur soutien moins auprès des autorités byzantines que dans la sympathie et la dévotion de la population locale, majoritairement grecque et toujours réfractaire aux intrigues latines. Cela constitua la principale difficulté pour la propagande romaine, puisqu'il s'agissait de rééduquer la population, de lui inculquer des concepts latins et un culte qui lui étaient étrangers. Bien sûr, cette difficulté aurait pu être surmontée si le sud de l'Italie avait compté un clergé latin plus important. Naturellement, le gouvernement byzantin ne pouvait consentir volontairement à une telle mesure, car elle allait à l'encontre de ses projets politiques. Par conséquent, le succès limité de la propagande latine s'explique par la position dominante de Byzance dans le sud de l'Italie. Cette position devait être brisée. Ceci explique le jeu politique habile mené avec tant de succès par les papes, à commencer par Léon IX. Ils accueillirent chaleureusement chaque Germain ou Normand qui envahissait l'Italie, sachant pertinemment que les riches provinces byzantines constituaient un appât pour eux, et ils cherchaient avant tout à se ménager la sécurité en entretenant des relations avec le nouvel aventurier politique. Ils flattaient sa vanité, organisaient des réceptions fastueuses à Rome, lui décernaient toutes sortes de titres, etc. Parallèlement, ils dénonçaient sans cesse Byzance comme un usurpateur, occupant injustement de vastes provinces italiennes. L'ampleur et la complexité des intrigues papales étaient proportionnelles à la puissance politique et militaire du conquérant. Au début de l'invasion normande, la Curie romaine chercha une alliance avec Byzance contre les barbares, ayant mal évalué les capacités de cette dernière. Lorsqu'il devint évident que l'ennemi était bien plus puissant et poursuivait son objectif avec trop de détermination, le pape renonça à toute action agressive contre Byzance, rompit toutes les relations et commença à courtiser les Normands. Tout fut sacrifié, au mépris des règles élémentaires de tact. Le pape Nicolas II détourna habilement l'attention de Guiscard de l'Italie centrale, c'est-à-dire de son domaine ecclésiastique, et lui conféra le titre de «duc d'Apulie, de Calabre et de Sicile». Flatté par une telle autorité, qui équivalait en réalité à la transmission des «droits» d'un catapan byzantin, le Normand prêta serment d'allégeance à la Curie romaine et promit d'aider la propagande latine en remettant au pape toutes les organisations ecclésiastiques qu'il rencontrerait dans les territoires conquis. Ceci, bien entendu, convenait parfaitement aux aspirations du pape, qui voyait bien que Guiscard ne tarderait pas à anéantir les provinces byzantines.

Ainsi, l'invasion normande servit grandement Rome, comblant son désir de longue date d'exercer une influence directe sur les communautés ecclésiastiques et monastiques du sud de l'Italie.

Ceci explique la convocation du concile de Melfi en 1059, qui marqua le début de l'occupation du sud de l'Italie par le pape.

Comme mentionné précédemment, lors de ce concile, l'archevêque Jean de Trani, protégé de Byzance, fut déposé. Malheureusement, les recherches manquent d'informations plus précises et détaillées sur les activités et les résultats de ce concile. La déposition de Jean ne nous est connue que par une mention fortuite d'un chroniqueur. Gay fait état d'un document relatant la déposition, par le concile de Melfi, de deux autres évêques grecs : l'un de Montepeloso, pour simonie et adultère, et l'autre de Tricarino, qui se serait révélé être un néophyte. Leurs diocèses furent confiés aux archevêques d'Acerenza et de Cosens, chargés d'élire de nouveaux candidats à ces sièges. Cependant, Gay lui-même doute de l'authenticité de ce document. Mais même sans preuves documentaires supplémentaires, la seule déposition de Jean montre clairement que le pape s'estimait pleinement en droit d'intervenir dans les diocèses relevant du patriarcat byzantin.

Ainsi, à partir de 1059, les évêques grecs passèrent sous la juridiction de Rome; ils étaient déposés pour des raisons futiles et remplacés par des personnes nommées par les curies. La question du clergé grec demeurait. Avant ce concile, il était naturellement subordonné au patriarcat. Le concile de 1059 entreprit avec une grande habileté de restreindre le pouvoir du clergé grec en Italie. Plus précisément, il légiféra, sans aucun fondement canonique, le célibat des prêtres en général, qui, en Occident à cette époque, avait acquis, semble-t-il par la coutume, force

de loi. Dès lors, si le pape s'érigait en arbitre des affaires ecclésiastiques en Italie du Sud, et que des prêtres mariés étaient présents dans ces régions, n'était-il pas logique de penser qu'ils violaient la volonté du pouvoir ecclésiastique suprême ? De fait, cet acte condamnait l'ensemble du clergé grec du Sud de l'Italie, le mettait hors la loi et lui imposait ainsi des limites très précises. On peut supposer que la curie romaine ne manqua aucune occasion de remplacer les clercs grecs par des clercs latins.

Ainsi, progressivement, durant la période normande, la pratique du célibat s'introduisit dans les affaires ecclésiastiques de l'Italie du Sud.

Juridiction romaine

Le caractère systématique de cette démarche est manifeste : le pape Alexandre II n'hésita pas à excommunier le duc Guillaume de Gottville le 1er août 1067, lorsque celui-ci s'empara des biens de l'Église à Salerne pour son propre usage. Ce fait est très significatif car il témoigne de la puissance et de l'influence que la papauté se sentait détenir en 1067, lorsqu'elle ignorait jusqu'aux ducs latins et contrôlait leur attitude envers les intérêts des protégés de Rome.

Les conséquences de la politique ecclésiastique papale en Italie du Sud se firent sentir très rapidement. En octobre 1071, eut lieu la consécration solennelle de la cathédrale de Monte Cassino, à laquelle furent conviés tous les évêques de Campanie, des duchés lombards, des Pouilles et de Calabre. Parmi les présents, le chroniqueur mentionne notamment les archevêques de Siponto, Trani, Oria (dans la région d'Otrante, qui, semble-t-il, tenait son autorité de Rome, et non de l'archevêque grec d'Otrante, nommé ici par Nicéphore Phocas en 968 – voir ci-dessus), Acerenza, ainsi que les évêques de Troia, Melfi, Lucera, Civitate, Termoli, Bovino, Salpi, Cannae, Ruvo, Venosa, Bisceglie, Giovenazzo, Monopoli et Tarente. Bien entendu, on ne saurait supposer que le chroniqueur ait inclus dans cette liste tous les évêques latins d'Italie du Sud. Tout d'abord, on ne trouve ici aucun évêque de Calabre, alors qu'il est notoire qu'à la fin du XI^e siècle, cette région comptait plusieurs évêchés; autrement, l'invitation adressée à «tous les évêques de Calabre» aux festivités du Mont Cassin serait incompréhensible. Seuls les participants sont mentionnés, principalement originaires des Pouilles. Or, même cette liste est révélatrice. Un simple coup d'œil à une carte des Pouilles de l'époque (1071) suffit à conclure, selon le chroniqueur, que la quasi-totalité des villes importantes de la région étaient alors sous l'autorité d'évêques latins. Il est fort probable que les villes restantes, dont les évêques n'étaient pas présents au Mont Cassin en 1071, aient également abrité des évêchés latins. Par conséquent, toute la région, de Termoli à Otrante et de Tarente à Troie, était peuplée en 1071 de protégés romains, auxquels étaient passés tous les pouvoirs ecclésiastiques grecs dans cet ancien thème lombard. En ce qui concerne la Calabre elle-même, d'après une liste de sièges épiscopaux datant de 1084 à 1140, au XI^e siècle, seuls deux étaient subordonnés au patriarche byzantin en tant que sièges métropolitains : Reggio et Severina. Les détails concernant le statut de ces sièges métropolitains ne sont pas disponibles dans la littérature.

Époque normande (XI^e siècle)

Une conséquence naturelle de la réforme de l'Église entreprise par le pape Nicolas II concernant le clergé d'Italie du Sud fut la subordination progressive des monastères disséminés dans toute l'Italie méridionale à la Curie romaine. Comme nous l'avons vu précédemment, le monastère de Monte Cassina reçut, par l'intermédiaire de son abbé, des droits de tutelle exclusifs sur les monastères latins situés aux alentours. Certes, ce privilège compensait en quelque sorte la perte de l'autonomie de Monte Cassina, puisque, dès lors, ses abbés étaient nommés par Rome parmi les cardinaux, qui constituaient, bien entendu, le meilleur moyen pour Rome d'exercer son influence sur la vie et les pratiques des communautés monastiques d'Italie.

Les monastères grecs, ayant perdu leurs liens administratifs avec le patriarche de Constantinople, étaient voués au même sort.

À partir du XI^e siècle, les évêques romains acquirent une autorité considérable. Forts de leur autorité ecclésiastique et du respect dû au Siège de Saint-Pierre, ils n'hésitèrent pas à attaquer les Normands qui, par des mesures directes, contribuaient à renforcer la position extérieure de la papauté. Le décret du concile romain du 7 mars 1080, sous le pape Grégoire VII,

menaçant les Normands d'excommunication s'ils empiétaient sur les terres de l'Église romaine, est particulièrement révélateur à cet égard. Une brève réflexion sur ce décret suffit à comprendre la puissance qu'il conférait à la curie romaine. Il corrigeait en quelque sorte l'erreur des pontifes précédents qui avaient reconnu les droits des Normands sur les territoires du sud de l'Italie en conférant à Robert Guiscard le titre de duc des Pouilles, de Calabre et de Sicile. Cette mesure était nécessaire pour garantir l'indépendance politique du domaine ecclésiastique naissant. Toutefois, cette indépendance exigeait un soutien concret, sous peine de n'être réduite qu'à un simple vœu pieux. Le meilleur élément de preuve était, bien sûr, la qualification foncière et immobilière, qui leur aurait permis d'exercer pleinement leur autorité. Sans cela, aucune église ni aucun monastère n'était à l'abri d'une ingérence directe, voire d'une séquestration, de la part de puissants nouveaux venus qui, pour des raisons politiques, auraient pu reconnaître les droits de l'Église d'Orient sur les évêchés et les monastères du sud de l'Italie. De fait, cette hypothèse était tout à fait plausible. Outre la sympathie de la population locale, la majorité grecque, restée naturellement proche de Byzance, a maintenu le culte grec en Calabre et en Sicile jusqu'au XIV^e siècle, avec notamment un clergé et des moines grecs suivant la règle de saint Basile le Grand. Grâce à plusieurs documents des archives vaticanes publiés par Gay, il est possible d'établir approximativement la supériorité numérique du clergé grec sur le clergé latin. Par exemple, selon ces documents, qui, comme le souligne Gay, ne permettent pas de dresser une liste exhaustive des clercs et moines grecs en Calabre et dans les Pouilles au XIV^e siècle, on comptait 29 clercs latins et 37 clercs grecs à Reggio. Dans les dix monastères grecs de la région, un pour hommes et trois pour femmes, qui suivaient la règle de saint Basile le Grand, les abbés portaient des noms grecs : Antoine, Barsanuphius, Barthélemy, Joachim, Philothée, etc., Épiphronie, Marthe. À cette époque, le diocèse de Gerace comptait onze monastères grecs; à Catanzaro, on mentionne vingt-neuf clercs grecs et latins, ainsi que deux monastères grecs, dont des archimandrites. Dans le diocèse de Nicastro, on recense quatre monastères pour hommes et un pour femmes, tandis que dans celui de Squillace, on compte seize membres du clergé grec et cinq monastères pour hommes. Des monastères similaires étaient également disséminés dans les environs de Cotroca, Santa Severina, Rizzuto, Belcastro, Cosenza, Martirano, Cassano, San Marco, Bisignano, Tropea et Oppido. Dans les Pouilles, Gay mentionne sept «protopapas » avec un clergé subordonné dans le diocèse d'Otrante, et dix «protopapas » dans celui de Nardo. Des groupes de clercs grecs et des monastères de la Règle de saint Basile le Grand sont également présents dans les environs des villes épiscopales de Lecce, Ugento, Castro et Tarente. Comme indiqué précédemment, les documents publiés par Gay ne prétendent pas constituer un inventaire exhaustif du clergé grec et des monastères de Calabre et des Pouilles. Il s'agit de simples registres de personnes ayant acquitté une taxe à la Curie romaine entre 1326 et 1828, ainsi qu'en 1373. Il est clair que cette taxe était payée par des organisations ecclésiastiques et monastiques plus importantes; par conséquent, il est tout à fait plausible que de nombreux groupes de clercs et de moines grecs n'aient pas été recensés, faute d'un inventaire précis, dans ces listes. Cependant, même ce bref témoignage nous permet de constater que dans toute l'Italie du Sud, l'élément ecclésiastique et monastique grec était très répandu à la fin du XIV^e siècle. De ce seul fait, il faut conclure qu'au début de l'époque normande (à partir du XI^e siècle), il était bien plus important, et les responsables romains de la politique ecclésiastique en Italie durent en tenir compte d'une manière ou d'une autre, car il était notoire que cet élément exerçait une grande influence sur la population locale. La crainte de Rome de perdre son indépendance dans ce cas précis était considérable.

Ceci est illogique, car il est notoire que les ducs normands favorisaient les moines grecs afin de rallier à leur cause la population du sud de l'Italie. À partir du concile de 1080, la Curie romaine fut plus rassurée, car Rome n'avait qu'à déclarer un monastère ou une église propriété de la papauté pour s'assurer le droit d'intervenir dans leurs affaires. Dès lors, le pape pouvait librement s'approprier tout monastère grec du sud de l'Italie relevant du patriarcat de Constantinople et le soumettre à la juridiction latine, modifiant ainsi sa structure même.

Le pape Pascal II alla un peu plus loin, bien qu'indirectement, en obligeant les Normands et les Lombards à servir la curie romaine en février 1111.

Ainsi, au début du XII^e siècle, la libre intervention des évêques romains dans les affaires ecclésiastiques du sud de l'Italie était assurée. Les successeurs de l'empereur byzantin à la tête des provinces du sud de l'Italie prirent le parti de Rome et lui laissèrent la gestion des affaires

ecclésiastiques de cette dernière. Ainsi, la latinisation progressive des monastères grecs du sud de l'Italie fut, pour ainsi dire, officialisée par un accord entre les papes et les souverains normands.

La réforme visait principalement les monastères grecs de la province ecclésiastique. Le sort du monastère Saint-Blaise de Rome, situé à l'emplacement de l'actuelle Villa Clulia, est intéressant. La date exacte de sa fondation est inconnue, mais on peut supposer qu'il fut fondé durant la période iconoclaste, comme la plupart des monastères grecs de Rome. Sous le pontificat d'Alexandre II en 1072, le monastère fut restauré, comme en témoigne une inscription conservée dans l'église. Le 6 février 1094, le pape Urbain II accepta la donation de terres au monastère par la duchesse Mathilde. Le 28 mars 1126, le pape Honorius II le reconnut comme son vassal, confirma tous ses privilèges et possessions foncières, et lui attribua une subvention annuelle. Le 29 novembre 1137, le pape Innocent II y annexa une petite communauté monastique latine et confirma à deux reprises, en 1140, ses droits de propriété. En 1197, le pape Célestin III introduisit la liturgie latine de saint Blaise. Ainsi, au début du XIII^e siècle, ce monastère grec avait presque entièrement perdu son identité originelle, se transformant en une communauté monastique latine.

Le même sort fut réservé au monastère grec fondé par saint Nil de Rossane à Tusculaneum, sur le site de l'ancien monastère de sainte Agathe des ascètes grecs. Au début, seuls 60 moines œuvraient avec Nil, mais la renommée de cette communauté monastique en attira bien d'autres. Après la mort de son fondateur, un important monastère grec fut établi, aujourd'hui connu sous le nom de monastère grec uniaste de Crypto-Ferrata (à 6,5 km de Frascati).

Sous le pontificat de Benoît IX (1033-1044), l'abbé de ce monastère fut Bartholomée, le quatrième après saint Nil. Saint Nil entretenait des contacts avec les évêques romains, mais les documents relatifs à ce sujet ne font état d'aucune subordination directe du monastère de Crypto-Ferrata à la Curie romaine. Ces contacts se limitaient à des questions purement morales. Par exemple, le pape Benoît IX a un jour fait appel à saint Barthélemy, alors réputé pour la sainteté de sa vie, pour obtenir le soulagement de sa conscience après une grave infraction. Au XII^e siècle, sous le pape Calixte II (1119-1124), le monastère de Saint-Nil était soumis à la supervision et à la juridiction de l'évêque de Rome. Il est significatif, en l'espèce, que le document correspondant, émis par P. Batiffol, souligne expressément qu'aucun évêque n'a le droit d'intervenir dans les affaires du monastère de Crypto-Ferrata sans l'autorisation expresse de Rome. De fait, le pape Eugène III, dans sa bulle du 5 février 1150, relative à certaines prétentions de l'évêque Emar de Frascati, confirme la dépendance directe du monastère vis-à-vis de l'évêque romain et l'illégitimité des demandes d'Emar.

Les réformes ecclésiastiques et monastiques des papes des XI^e et XII^e siècles et suivants n'ont pas eu le même impact en Italie centrale, et notamment au sein même de la région ecclésiastique, que dans les régions du sud de l'Italie, anciennes possessions byzantines. Au nord, sous la juridiction directe de la Curie romaine, on comptait généralement peu de monastères grecs. Il n'y avait pas d'environnement propice à leur implantation ici, et si des monastères grecs s'y sont établis, c'est grâce aux calculs politiques bien connus des papes et des souverains de passage. Les monastères grecs y furent un phénomène fortuit, dont la cause profonde ne pouvait résider dans la sympathie de la population environnante, d'origine latine et appartenant au troupeau de Rome. Ceci explique sans doute pourquoi des organisations grecques similaires, en Italie du Nord et centrale, sont mentionnées dans les chroniques papales et autres documents de l'époque normande. Phénomène exceptionnel, surtout après la rupture entre les Églises d'Occident et d'Orient, elles attirèrent l'attention des chroniqueurs, et il est donc relativement aisé de reconstituer le tableau d'ensemble de leur déclin progressif à l'époque normande.

Il s'agit des monastères grecs du sud de l'Italie. Ces derniers étaient très nombreux, surtout à l'époque iconoclaste, où, comme l'a noté un historien, le sud de l'Italie formait une région monastique continue. Outre les riches lavras, propriétaires de vastes domaines et dotées de plusieurs églises et bâtiments monastiques, la majorité des monastères grecs étaient de petits ermitages disséminés dans les montagnes, les forêts, les vallées fluviales asséchées, etc. Faute de ressources suffisantes, ils utilisaient souvent des grottes naturelles pour la construction d'églises et de cellules. Le temps n'a pas encore complètement effacé les vestiges de ces communautés monastiques, et dans les actuelles Pouilles, Basilicate, Calabre et Sicile, on rencontre fréquemment des grottes portant des traces de la vie monastique liturgique et quotidienne, appelées localement «laurus» par la population. Ces monastères grecs étaient courants dans la région et n'ont attiré l'attention des chroniqueurs que dans des cas exceptionnels, lorsque leur influence était manifeste.

De plus, il faut garder à l'esprit que la plupart de ces monastères étaient dépourvus d'histoire documentée. Ils surgissaient dans des régions sauvages et inhabitées, à l'initiative de deux ou trois ascètes, souvent fuyant les persécutions iconoclastes, musulmanes, etc. Ces réfugiés établissaient rapidement un centre communautaire, une église dans la première grotte, et ainsi de suite. Le monastère se développait et commençait à attirer des adeptes de la vie solitaire. Cependant, une nouvelle invasion ennemie les obligeait à abandonner ce refuge et à se déplacer vers un autre lieu. Tout contact avec le skite abandonné était alors rompu. Bien sûr, il arrivait que le refuge abandonné soit redécouvert par de nouveaux arrivants, qui restauraient les vestiges des cellules, de l'église, etc. La vie pouvait alors renaître en ce lieu. Il va sans dire que, dans de telles circonstances, l'histoire de tout monastère de ce type ne pouvait être qu'hypothétique, ce qui a échappé aux chroniqueurs de l'époque.

Tout cela explique suffisamment la difficulté de reconstituer, même de manière générale, l'histoire du déclin des monastères grecs du sud de l'Italie à l'époque normande. Il faut se contenter de simples esquisses, de remarques occasionnelles dans des écrits hagiographiques, et autres.

Il a été noté plus haut que, durant l'époque normande, la curie romaine devait tenir compte avec la plus grande attention des sympathies des ducs normands pour la population grecque des régions du sud de l'Italie. Cette sympathie se manifestait concrètement par une attitude favorable envers le monachisme grec. Ce dernier jouissait d'une grande influence auprès de la population grecque locale, et les ducs normands estimaient, à juste titre, pouvoir compter sur elle dans leur politique. On sait que Robert Guiscard fonda le monastère grec Saint-Grégoire près de Messine (Sicile) en 1063. Son successeur, Roger Ier, dans un document de 1092 adressé au monastère Santa Maria de Myli (sur la route côtière de Messine à Taormine), déclara qu'il jugeait tout à fait juste de restaurer les monastères et de les peupler de moines. Et, de fait, dans l'histoire du monachisme du sud de l'Italie, son règne est marqué par des événements marquants. Entre 1080 et 1083, il fit construire les monastères Saint-Élie et Saint-Michel à Troina (à l'ouest de l'Etna). En 1093, il fonda le monastère Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Itala (au sud de Messine). On connaît d'ailleurs le nom du premier abbé de ce monastère : Gerasimos, qui le fit prospérer. En 1098, Roger fonda un monastère grec en l'honneur de saint Georges-le-Grand à Triocala (au pied du mont Santa Anna, au nord-ouest de Ribera, en Sicile), et en 1099, le monastère Saint-Nicolas à Fico (en Sicile ?). En 1100, un monastère dédié à l'Annonciation de la Vierge Marie fut construit à Mandanikia (près de Messine). Parmi les édifices les plus importants de Roger Ier, il convient de mentionner le monastère Saint-Nicolas, alors connu sous le nom de monastère grec près de Bari, le monastère Saint-Nicolas de Mariotta (Calabre), le monastère dédié à Notre-Dame dans la région de Squillace (en Calabre, au sud de Catanzaro) et Saint-Philippe de Locrale (près de Gerice).

Outre la fondation de nouveaux monastères grecs en Sicile, en Calabre et dans les Pouilles, Roger Ier s'efforça également de soutenir les monastères existants. Il leur fit don de terres, leur assigna des paysans, etc.

Roger se montra tout aussi généreux envers les moines qui le sollicitaient pour fonder une communauté monastique. Ainsi, dans les «actes» de Chrémès, un ascète grec des années 1090 vivant près de Francavilla (Sicile), on raconte comment Roger, de retour d'une de ses campagnes, rencontra un jour un anachorète grec. Honoré de sa clémence, Chrémès demanda au duc un lieu pour fonder un monastère. Roger gravit la falaise où Chrémès avait travaillé et lui offrit toute la région visible du sommet, ainsi que ses habitants et ses ressources naturelles.

Le fils de Roger adopta une attitude similaire envers le monachisme grec du sud de l'Italie.

Roger Ier, duc de Normandie, succède à Roger II (1128-1154). L'acte le plus significatif de Roger II à cet égard fut la fondation du monastère grec du Sauveur à Messine (Sicile), alors connu sous le nom de monastère grec. En 1059, Roger Ier y fit construire une petite église dédiée au Sauveur. Son fils la reconstruisit, l'agrandit et y fit bâtir des cellules pour les moines grecs. Un important monastère fut fondé vers 1130, sous la règle de saint Basile le Grand, et perdura jusqu'au XVI^e siècle. Le statut administratif et juridique du monastère du Sauveur est remarquable. Son abbé, qui portait le titre d'archimandrite, supervisait la majorité des monastères grecs de Sicile et de Calabre, soit 31 monastères en Sicile et 15 en Calabre. Parmi ces derniers figuraient certains des monastères les plus anciens et les plus importants, comme par exemple Saint-Philippe d'Agira (Messine), restauré par Robert Guiscard, Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul (Itala), fondé par Roger Ier au sud de Messine, Saint-Grégoire près de Messine, fondé par Robert

Guiscard en 1063 sur le lieu de la victoire sur les Sarrasins, Saint-Pancrace près de Reggio (Calabre), Saint-Élie-le-Nouveau (Calabre), Saint-Georges-de-Triocala, fondé par Roger Ier au pied de Sainte-Anne, au nord-ouest de Ribera en Sicile, et d'autres encore. Ainsi, dans la première moitié du XII^e siècle, la quasi-totalité des monastères grecs siciliens et certains monastères grecs calabrais étaient subordonnés au monastère du Sauveur à Messine. Il est fort probable que cette centralisation des monastères grecs soit due à l'influence de la Curie romaine sur les ducs normands, qui étaient toujours fortement influencés par elle. Il est en effet difficile de nier ce dernier point, compte tenu de la réforme ecclésiastique menée avec force, quoique très progressivement, par les papes de l'époque normande. Cette réforme, comme indiqué précédemment, découlait des pouvoirs spéciaux conférés à la Curie romaine par les Normands, qui lui accordaient la supervision et le contrôle direct des affaires ecclésiastiques dans les territoires acquis. Toutefois, si ce droit s'appliquait aisément sur le territoire de l'Église et, plus généralement, en Italie du Nord, où la population était majoritairement latine, la situation était naturellement plus complexe en Italie du Sud. Là, il était impossible de subordonner les monastères grecs à une abbaye latine. Les sympathies grecques intrinsèques de la population auraient entravé la politique papale, qui n'aurait pas atteint son objectif. Un processus de latinisation progressive s'imposait. La centralisation des monastères grecs autour d'une unique communauté monastique grecque à Messine, mentionnée plus haut, constituait ce processus. Cela libéra la Curie romaine de la nécessité de disperser ses efforts de réforme et lui permit de concentrer toute son attention et son énergie sur un seul bastion principal, à travers lequel elle pouvait répondre aux centres monastiques qui lui étaient subordonnés. Une confirmation indirecte, mais éloquente, de cette situation se trouve dans le fait que, sous les Normands, dans les régions à population majoritairement latine, les monastères grecs étaient subordonnés aux abbayes latines. Ainsi, par exemple, à cette époque, le monastère Saint-Pierre de Tarente fut rattaché au monastère de Monte Cassina, le monastère Saint-Nicolas de Morban (diocèse de Venosa) au monastère de la Sainte-Trinité de Venosa (près du Monte Vulture), et les monastères Sainte-Marie de Cur Zosimo aux monastères Saint-Georges de Piscopio (près de Monteleone en Calabre), Sainte-Marie de Pertosa (au sud-est du Monte Alburno), Saint-Pierre de Bragal et Saint-Hadrien de Rossano. L'abbaye de la Sainte-Trinité de Milet, fondée en 1081 par Roger Ier, reçut sous sa juridiction les monastères et églises de Gerace, Paleokastro, Stilo et Squillace.

Une situation similaire prévalait parmi les monastères grecs disséminés dans les Pouilles. La plupart étaient subordonnés au célèbre monastère grec de Saint-Nicolas de Casulana, près d'Otrante, fondé en 1099 par l'abbé Joseph, avec l'aide de Bohémond, duc de Tarente et d'Antioche. L'infatigable Charles Diehl découvrit dans un document de la bibliothèque de Turin l'indication que les monastères grecs des environs de Vasto, Policastro, Trulazzo, Melendugno, Alessano, Castro et Minervino étaient également subordonnés à ce monastère. Par conséquent, la quasi-totalité des monastères grecs des Pouilles était centralisée autour d'un seul monastère. Ce dernier, à son tour, était directement subordonné à Rome. Le document susmentionné atteste directement que, sous l'abbé Nektarios (1220-1235), le monastère relevait de la juridiction de l'archevêque d'Otrante, Tancrede, et s'acquittait d'une taxe annuelle à la Curie romaine. Au milieu du XIII^e siècle, cette dépendance entraîna une intervention directe de Rome dans les affaires du monastère. Ainsi, le 19 novembre 1267, le cardinal romain Randulf consacra une église au sein du monastère et, pour une raison inconnue, la transféra du monastère de Casulano au monastère Saint-Guy près de Tarente, sous l'abbé Basile. Ce fait est tout à fait caractéristique non seulement de la situation administrative extérieure du monastère grec à la fin de l'époque normande et au début de ce que l'on appelle l'Antichrist.

Période marquante de l'histoire de l'Italie du Sud, elle est également propice à l'étude de sa vie religieuse interne. En effet, malgré cette époque tardive où les divergences entre les Églises d'Orient et d'Occident s'accroissaient dans la pratique – et où, par exemple, les moines bénédictins du monastère Saint-Michel-Archevêque de Milet traitaient l'abbé du monastère Sainte-Marie de Patira comme un hérétique –, le légat de la Curie romaine, Randulf, consacra l'église d'un monastère grec. Apparemment, dès le XII^e siècle, les monastères du sud de l'Italie, grecs quant au dogme, faisaient des compromis avec les représentants du culte latin, contraints par la situation, un contact direct, pour ainsi dire correctif, avec Byzance n'étant plus possible. Il convient toutefois de noter que les relations entre les monastères grecs d'Italie et Byzance se poursuivirent. Par exemple, il est attesté que Bartholomée, abbé du monastère Sainte-Marie du Pamir, se rendit à

Constantinople sous le règne d'Alexis Ier Comnène (1081-1118). En 1179, l'archimandrite Nectaire, abbé du monastère Saint-Nicolas de Kazoulia, représenta l'Église d'Orient au concile du Latran du pape Alexandre III et y dénonça les Latins. Toutefois, ces faits ne suffisent pas à caractériser pleinement les relations des monastères grecs du sud de l'Italie avec le patriarcat de Constantinople à l'époque normande. Quoi qu'il en soit, ces relations n'étaient ni administratives ni juridiques, mais purement morales : une reconnaissance volontaire de la haute autorité du primat de l'Église d'Orient et une orientation par les traditions de cette dernière en matière de pratique.

Ainsi, aux XII^e et XIII^e siècles, la réforme de l'Église à l'égard des monastères du sud de l'Italie était, peut-on dire, presque achevée. La plupart des monastères grecs des Pouilles, de Calabre et de Sicile étaient placés sous la tutelle de monastères plus importants, eux-mêmes subordonnés à Rome. Certes, certains monastères grecs furent affranchis de toute autorité ecclésiastique et temporelle par les ducs normands et devinrent pleinement autocéphales. On sait, par exemple, que Roger II affranchit le monastère du Sauveur à Messine en 1187, le monastère Saint-Georges de Triocale (Sicile) et le monastère Saint-Ange de Brolo (sur la route côtière de Messine à Palerme) en 1144. Un privilège similaire fut également accordé au monastère Saint-Philippe d'Agira. Cependant, ces rares cas d'autocéphalie parmi les monastères grecs du sud de l'Italie ne constituaient que des exceptions à la règle générale.

Ainsi, il est généralement admis qu'au XII^e siècle, les monastères grecs du sud de l'Italie subissaient une forte influence latine. Les représentants de la Curie romaine intervenaient fréquemment dans leur fonctionnement, s'efforçant de parvenir à leur latinisation complète. Et, de fait, leurs efforts furent couronnés de succès dans certains cas. Cela est particulièrement vrai sous le règne de Guillaume le Cruel (1154-1166), marqué par une persécution généralisée des moines grecs. De cette époque, on connaît des exemples de monastères grecs convertis au latin, de Grecs adoptant la charte liturgique latine, etc. Un indicateur particulièrement caractéristique de l'influence de l'Église latine sur les communautés monastiques grecques du sud de l'Italie aux XII^e et XIII^e siècles est sans aucun doute la présence d'art ecclésiastique dans les ruines des églises rupestres grecques qui subsistent dans toute l'Italie du Sud. Il est bien connu que l'iconographie de l'Église d'Orient a toujours constitué une discipline dogmatique, puisqu'elle reconnaissait la hiérarchie des types, même dans le domaine «pré-littéraire». Le travail de l'iconographe était alors déterminé non par ses propres «idées ajoutées», mais par les indications de l'original iconographique. C'est là la principale différence entre l'iconographie orientale et l'iconographie occidentale. Ces derniers commencèrent très tôt à accepter des écarts par rapport à cette tradition, estompant peu à peu la distinction entre iconographie et peinture. Un examen superficiel de fragments de peintures murales dans des églises similaires suffit à constater que plus une église est proche des IX^e et X^e siècles, plus ses fresques sont pures, exemptes d'éléments peints. Charles Diehl découvrit des fragments dans une grotte de Carpignano (au nord-ouest d'Otrante), datés de 959 et attribués aux iconographes grecs Eustathe et Théophylacte, qui, selon lui, témoignent des pures traditions de l'art byzantin. Inversement, plus la peinture est éloignée du X^e siècle, plus elle révèle clairement un style pictural purement latin, plus elle porte la marque du déclin du goût de l'iconographe et de son engouement pour la peinture latine. L'été dernier (1914), lors de l'étude des églises rupestres des Pouilles, j'ai découvert à plusieurs reprises des grottes présentant des traces d'un style pictural purement occidental. La grotte de Saint-Nicolas à Palagonello est particulièrement caractéristique. Outre les fresques byzantines (la Déisis de l'abside), des fragments d'œuvres plus tardives ont été conservés sur les piliers et les arcs, datant au plus tôt du XIII^e siècle. Dans les peintures de la grotte, qui doivent être datées de cette période tardive, on observe des violations flagrantes de l'iconographie byzantine originale dans le traitement de certains sujets. On y trouve des compositions de type typiquement occidental, marquées par un caractère dramatique plus qu'exagéré ce qui fut toujours condamné par l'Église d'Orient. Tel est, par exemple, le cas de la grotte de saint Procope près de Monopoli (Pouilles), où, dans l'abside, on trouve le Pantocrator trônant, avec «debout devant lui », tenant une croix sur laquelle se tient le Crucifié (son pied droit croisé sur le gauche), et répandant le Saint-Esprit sur lui de ses lèvres. Il est également intéressant de noter que, dans les peintures rupestres de l'époque normande, les titres latins sont plus fréquents et remplacent parfois clairement les titres grecs. Dans une grotte (Saint-Blaise), à 4-5 verstes de la station de saint Vito dei Narmanni (dans la région de Brindisi), daté de 1197 par une inscription grecque, j'ai trouvé des titres en deux langues.

Il va sans dire que tout cela témoigne fortement de l'influence latine sur le milieu ecclésiastique des monastères grecs du sud de l'Italie qui, à cet égard, comme l'a justement observé Chalandon, connut une grave crise durant la période normande.

Cependant, il n'est pas nécessaire de surestimer les faits ni d'envisager la situation des monastères du sud de l'Italie à l'époque gréco-normande avec un pessimisme excessif. Leur situation extérieure changea, mais leur vie intérieure demeura marquée par leur proximité avec l'Orient et leur fidélité à ses lois statutaires originelles. Loin de Byzance, les ascètes grecs du sud de l'Italie puisaient en eux-mêmes l'énergie et la force nécessaires à une vie ascétique. L'hagiographie rapporte plusieurs exemples d'ascétisme rigoureux parmi eux. Dès le XI^e siècle, saint Barthélemy, quatrième umen du monastère de Crypto-Ferrata, succède à saint Philaret, qui apporta la gloire au monastère d'Élie à Savlino, en Calabre.

Luc, auteur de la biographie de Barthélemy et son successeur comme abbé de Crypto-Ferrata, raconte que Barthélemy reçut son éducation spirituelle auprès de saint Nil, fondateur et premier abbé, avec lequel il passait des nuits à lire les Saintes Écritures et à en comprendre les passages les plus difficiles. De son mentor, Barthélemy adopta les principes d'un ascétisme rigoureux et mena une vie austère. Refusant tout confort, il quittait chaque nuit sa cellule pour les ruines d'un ancien mur, sous lequel il se construisait un lit de pierres et où il se reposait. Un jour, selon Luc, le diable, qui haïssait saint Nil, fit s'écrouler le mur sous lequel se trouvait l'ascète. Cependant, aucune pierre ne l'atteignit et il en sortit indemne. Grâce à son énergie et à son exemple personnel, Barthélemy put rapidement agrandir le monastère, car nombreux étaient ceux qui souhaitaient œuvrer sous sa direction. La renommée des exploits et de la sainteté de vie de l'abbé de Cryptoferrata attira l'attention de Rome. Le pape Benoît IX lui-même fit appel à lui, lui demandant des prières et des conseils sur la manière d'expier une grave faute. Barthélemy était également connu au-delà de la campagne romaine. Un jour, le duc de Salerne envahit le territoire du duc de Gaète, le captura et l'emmena à Salerne. Les supplications et les efforts des Gaétiens ne permirent pas de ramener leur souverain. Ils se tournèrent alors vers Barthélemy pour obtenir de l'aide. Il se rendit lui-même à Salerne et, grâce à son intercession, le duc de Gaète fut libéré. Barthélemy mourut paisiblement en 1065.

Un autre représentant du monachisme grec du sud de l'Italie et défenseur de ses idéaux, Philaret, était originaire de Sicile. À dix-huit ans, il fut contraint de fuir avec ses parents vers la Calabre continentale, les Sarrasins ayant attaqué sa patrie et persécuté la population chrétienne de l'île. Cet événement se produisit lors de l'expédition navale de Maniakes, envoyée par l'empereur Michel Paphlagon avec une flotte contre les musulmans, en 1038. Les réfugiés s'installèrent dans la petite ville de Senopoli (région de Reggio). Attiré par la vie monastique, le jeune Philaret se retira au monastère d'Iliia. Admis parmi les frères, il attira bientôt l'attention de l'abbé en observant scrupuleusement les vœux et les règles des ascètes orientaux. S'acquittant avec zèle de son obéissance pastorale, Philaret cherchait à s'éloigner des zones habitées, choisissant des lieux isolés où il se consacrait au silence et à la pieuse contemplation, endurant parfois la faim et le froid. Ayant reçu une nouvelle obéissance – celle de jardinier –, il s'y adonna avec ferveur. Il se construisit une sorte de cabane et continua de travailler dans un silence complet, se privant même de la nourriture nécessaire. N'ayant jamais possédé de biens, Philaret trouva l'occasion de faire l'aumône aux pauvres et aux vagabonds, offrant ainsi un exemple remarquable à ses frères. Elle contemplait avec émerveillement ses exploits, par exemple lorsqu'il resta debout toute une nuit, sans aucun abri, dans les eaux glacées de la rivière qui coulait près du monastère. Il mourut à l'âge de 50 ans en 1070, célébré comme un thaumaturge.

Situation interne des monastères grecs du sud de l'Italie à l'époque normande

Il a été mentionné plus haut que, durant l'époque normande, les monastères grecs du sud de l'Italie conservèrent une vie ecclésiastique proche de l'Orient. Ceci est significatif, car cela témoigne de la stabilité de leurs fondements, loin de l'influence directe de ce dernier. Il n'est pas nécessaire de s'y attarder.

Il suffit d'aborder cette question. Il suffit de citer un exemple très caractéristique : le monastère Saint-Nicolas de Casulana, près d'Otrante, dont l'histoire est devenue accessible à la recherche grâce aux documents découverts par Charles Diehl à la Bibliothèque de Turin. Ce monastère grec était le centre de la culture grecque non seulement dans les Pouilles, mais,

pourrait-on dire, dans toute l'Italie de son temps. On a mentionné plus haut que ses abbés étaient en contact fréquent avec Byzance et servaient même, dans certains cas, d'intermédiaires entre Rome et l'Orient. À cet égard, une remarque de l'abbé de ce monastère, Nectaire, qui régnait de 1220 à 1235, est révélatrice. Il qualifie ses compagnons de «pèlerins errants en terre étrangère», qui rassemblaient dans leur monastère tout ce qui leur rappelait leur patrie antique. Cette attirance pour Byzance n'était freinée ni par la dépendance des abbés envers Rome, ni, d'une manière générale, par la forte influence latine qui, comme nous l'avons vu précédemment, imprégnait tous les monastères grecs du sud de l'Italie à l'époque normande. On y trouvait la langue grecque, les livres grecs, ainsi que l'Église et les pratiques liturgiques orientales. S. Diehl découvrit dans la bibliothèque susmentionnée une partie importante du Typicon, écrit en 1174 par «le moine et indigne abbé Nicolas», et l'«Hypotyposis», écrite par ce même Nicolas en 1160. Cet abbé fut le plus important de l'histoire du monastère de Kazulyany. Une figure marquante. Selon Charles Diehl, c'était un philosophe et un diplomate, un bibliophile et un érudit, un polémiste et un homme d'État, qui prit une part active aux controverses entre Rome et Byzance. Parallèlement, il veillait sur son monastère, s'efforçant de donner l'exemple à ses confrères par sa vie austère, son respect rigoureux des règles et des traditions, et son travail constant. Il collectionnait et copiait lui-même des manuscrits grecs.

L'ordre de vie interne du monastère Saint-Nicolas était pleinement conforme aux prescriptions du fondateur du monachisme oriental, saint Basile le Grand. L'abstinence y était particulièrement stricte. Toute l'année, les moines ne pouvaient consommer que des légumes et du poisson. La viande, le fromage et les œufs étaient strictement interdits. Un peu de vin était parfois permis. Chaque semaine, les lundis, mercredis et vendredis, les moines jeûnaient, sauf si ces jours coïncidaient avec une grande fête en l'honneur du Sauveur, de la Mère de Dieu ou du Précurseur, des Apôtres et de l'un des saints sous la protection desquels le monastère était placé. Pendant le Carême, l'abstinence était encore plus rigoureuse : le poisson était totalement interdit. Les moines ne mangeaient que du pain et des fèves bouillies. Il est à noter qu'au monastère Saint-Nicolas, certains jours du Carême, le vin était totalement interdit, ou bien les fèves étaient remplacées par certains légumes ou des noix. Enfin, du jeudi soir de la Semaine sainte jusqu'à minuit le samedi, les moines ne mangeaient rien. La veille de Noël, l'Épiphanie et le dimanche de la Trinité, après la liturgie, contrairement à l'habitude, les moines ne se rendaient pas au réfectoire, mais restaient dans le narthex pour y manger ensemble le pain béni. Le jour de la Dormition de la Vierge Marie, après la liturgie de la bénédiction des raisins, les moines les consommaient avec du pain dans l'église même, «selon une ancienne coutume», comme le note Dilem (manuscrit). La règle monastique prescrivait aux moines de Saint-Nicolas d'observer un silence complet pendant les repas. Après le repas, chaque moine devait regagner sa cellule, sans s'attarder en conversation futile dans celle d'un autre.

La règle monastique était tout aussi stricte quant à la conduite des moines hors des murs du monastère. Ainsi, il est prescrit qu'à l'extérieur du monastère, les ascètes se conduisent avec la plus grande modestie, ne conversent qu'en cas de nécessité absolue, ne regardent ni les femmes ni «autres objets inutiles», mais prient sans cesse en voyage, les yeux baissés. Quiconque manque à ces règles est puni d'excommunication pour deux semaines.

Une rigueur similaire caractérise la conduite de l'abbé du monastère. Il vit comme tous les moines, simplement, sans porter de vêtements luxueux, sans posséder d'objets en métaux ou pierres précieuses, et sans acquérir de biens. S'il doit quitter son monastère temporairement, il ne doit utiliser ni chevaux ni mules, mais suivre l'exemple du Sauveur, qui voyageait toujours à pied. Ni l'abbé ni le monastère lui-même ne peuvent avoir de serviteurs, car l'homme est à l'image de Dieu. Tous les moines doivent participer pleinement aux travaux monastiques.

Toutes ces règles monastiques, conformes à la position qu'occupait le monastère Saint-Nicolas à l'époque normande, étaient en vigueur et devaient être observées dans tous les petits skites isolés disséminés alentour, dans les montagnes et les lieux déserts, où vivaient ceux qui étaient attachés à la rigueur particulière de la vie monastique. Nous avons mentionné plus haut que, selon la coutume établie, certains frères expérimentés se retiraient hors des murs du monastère, vivaient dans des grottes et y menaient une vie d'ascèse et de prière constante, ne revenant au monastère que pour assister aux offices du dimanche. Dans leur vie quotidienne, ils suivaient les règles de leur monastère. Conformément aux règles du monastère Saint-Nicolas, l'abbé exerçait une surveillance constante sur ces anachorètes. Il en allait de même pour les

monastères des Pouilles qui, comme nous l'avons vu précédemment, étaient subordonnés à l'abbé du monastère de Casuleni. Au-delà des liens purement moraux et administratifs, il existait, pour ainsi dire, une connexion intellectuelle. Des documents mis au jour par Diehl indiquent que le monastère Saint-Nicolas possédait une riche bibliothèque, dont les ouvrages étaient empruntés par tous les moines. Des moines des autres monastères mentionnés s'y rendaient également. L'ordre de prêt des livres était d'ailleurs strictement défini. Ainsi, un prêtre, Richard, reçut un livre de la bibliothèque des mains de l'ecclésiarque hiéromoine Sava, en présence du hiéromoine Jean. On y venait même de Brisini pour emprunter des livres. Grâce à certaines notes figurant dans les manuscrits de Turin, nous pouvons reconstituer approximativement la composition de cette bibliothèque monastique, réputée dans toute la région des Pouilles. On y trouvait de nombreux livres religieux et liturgiques : Évangiles, Euchologes, Ménaions, Triodes, Octoéchos, Typicons, Livres des Prophètes, recueils de cantiques, psautiers, lexiques et exemplaires de la Liturgie de saint Basile le Grand. S'y ajoutaient des ouvrages de théologie générale : œuvres des Pères de l'Église, diverses réflexions pieuses, etc. On y trouvait également des livres profanes, tels que ceux d'Aristote et d'Aristophane. La bibliothèque du monastère était constamment enrichie par l'acquisition de manuscrits achevés et par le travail calligraphique des abbés et de tous les moines.

Des sanctions particulières étaient prévues pour la négligence des calligraphes du monastère : copie inexacte de l'original, ponctuation incorrecte, détérioration des manuscrits, etc. Le travail calligraphique était très prisé au monastère Saint-Nicolas. Quiconque entraînait dans les quartiers des scribes et les dérangeait avec des «nouvelles» futiles était même puni d'une manière spéciale. Tout ceci témoigne de la grande valeur accordée à leur travail. Cela était pleinement cohérent avec la conception de la bibliothèque monastique comme un lieu sacré et privilégié. La lecture et l'étude étaient considérées comme agréables à Dieu, au même titre que la prière. La règle du monastère prescrivait la lecture afin d'«éviter les mauvaises pensées».

Voici les grandes lignes de la vie des moines du monastère Saint-Nicolas près d'Otrante à l'époque normande. Malgré la forte influence latine qu'il subissait, son mode de vie était régi par les mêmes principes que les autres monastères grecs d'Orient. Il ne différait d'eux ni par ses pratiques liturgiques, ni par son organisation générale, ni par la nature même de sa vie ascétique. De petits monastères, de petits ermitages et des anachorètes isolés étaient également regroupés autour de lui. Une seule règle était observée. Un principe unique d'abstinence et de modestie extérieure était appliqué partout, et même les activités et le comportement de l'abbé étaient strictement réglementés.

En conclusion, il convient de présenter une caractérisation générale du rôle joué par les monastères grecs du sud de l'Italie. Ces monastères devinrent rapidement des centres de culture théologique, philosophique et littéraire, des refuges où trouvèrent abri les traditions scientifiques et littéraires de la Grèce classique. Ils concentraient ce qu'il y avait de plus parfait et de plus sublime dans l'hellénisme. L'essor de la vie scientifique et éducative dans les monastères grecs est amplement attesté par la beauté du grec dans lequel furent écrites les vies des saints, compilées dans ces monastères aux IX^e et X^e siècles, ainsi que par l'érudition considérable dont firent preuve leurs auteurs concernant les saintes Écritures, les œuvres des pères de l'Église et même celles d'éminents écrivains profanes. Le nombre considérable de manuscrits grecs écrits par des moines calabrais, dont la plupart se distinguent par une rare élégance et une grande précision, en témoigne également.

À Constantinople même, il n'y avait guère mieux. La lumière de la science et de l'art, rayonnant dans les monastères grecs, se répandit comme une vague dans toute l'Italie du Sud et produisit un effet merveilleux. Le pays latin, plongé dans les ténèbres impénétrables de la barbarie, s'enrichit de culture grecque. Sa population adopta le grec plutôt que le latin. Au X^e siècle, le grec était parlé dans toute la Calabre et les Pouilles. On entendait des langues helléniques à Capoue, Salerne, San Severino, Bari, Bénévent, Tarente, Reggio, Rossano, Squigliace et ailleurs. La multitude de noms de lieux d'origine grecque témoigne également de l'importance de la population hellénique. Parallèlement, les moines diffusèrent le savoir hellénique dans tout le pays. Dans les écoles qu'ils fondèrent dans les monastères, ils enseignaient le grec – la langue de l'Église d'Orient – et la théologie orthodoxe sous toutes ses formes. Ceux qui souhaitaient apprendre trouvaient nourriture, abri et enseignants dans les monastères. Parallèlement, des manuscrits écrits par les moines circulaient dans tout le pays et les bibliothèques étaient ouvertes

à tous ceux qui recherchaient le savoir. Grâce à cette activité monastique, l'Italie du Sud devint un foyer pour le savoir hellénique, connaissant une seconde fois son âge classique.

La représentation de saint Nicolas de Cilicie d'après les fresques de grottes des Pouilles appartenant à des moines grecs.

La question des grottes dites «basiliennes», disséminées en Sicile, en Calabre, en Basilicate et dans les Pouilles, est entièrement nouvelle pour les chercheurs. F. Lenormant fut le premier à les mentionner et à évoquer leur origine lors de ses voyages dans le sud de l'Italie. Mais c'est l'infatigable Ch. Diehli qui fut le premier à étudier spécifiquement ces grottes basiliennes. Il les explora dans les régions de Carpignano, Soletto et Brindisi et réalisa des reproductions photographiques de certaines des fresques qu'il y découvrit. Il compila et développa ensuite ses observations dans l'excellent ouvrage *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*.

Dans l'histoire de ce sujet, cette étude fascinante est la première à être scientifiquement étayée et riche en données. Malheureusement, cet ouvrage ne traite que de quelques grottes que l'éminent érudit a pu examiner personnellement et ne fournit donc pas un tableau complet ni une caractérisation précise de cette branche fascinante de l'art byzantin.

De plus, les croquis des fresques fournis par Sh. Diehl, qui ont malheureusement remplacé les photographies de l'édition précédente, ne sont pas toujours exacts. Par exemple, dans le croquis de la fresque représentant la Présentation du Seigneur dans la grotte de Saint-Biagio, non seulement les expressions des visages ne sont pas rendues, mais certains détails intéressants sont omis (par exemple, la lampe suspendue à la voûte d'arêtes du temple où se déroule la scène), et des ajouts incongrus sont présents (par exemple, la double auréole de la Vierge Marie). À partir de ces dessins, qui donnent une impression erronée de l'original, il est évidemment difficile de juger du style et du contexte chronologique. Dans son imposant premier volume consacré à l'histoire de l'art en Italie du Sud, E. Bertaux s'est efforcé de systématiser les données relatives aux grottes basiliennes. Cet ouvrage est intéressant moins pour la systématisation des données que pour les informations inédites qu'il a découvertes lors de l'étude personnelle de grottes jusque-là inconnues. Malheureusement, E. Bertaux a donné une description trop succincte des grottes qu'il a découvertes, a fourni peu d'informations sur leurs détails architecturaux et structurels, et a omis, à de nombreux endroits, de souligner des points pourtant essentiels. Ainsi, par exemple, il a complètement ignoré la question des adaptations liturgiques des grottes, n'a pas indiqué les variations dans la conception des iconostases, de la salle du chœur, etc. Les croquis qu'il a fournis sont non seulement grossiers, mais ne rendent absolument pas compte de l'original. Par exemple, la Déisis de la grotte Saint-Nicolas est complètement déformée. En revanche, la présente représentation est intéressante non seulement pour ses détails stylistiques, mais aussi pour ses détails purement techniques (par exemple, la profondeur des gravures). Dans d'autres cas, il interprète mal le sujet des fresques. Par exemple, dans la crypte de Sainte-Lucie, qui présente toutes les caractéristiques d'une grotte basilienne, il a confondu sainte Marie-Madeleine avec la Vierge Marie, bien qu'elle soit représentée les cheveux défaits et tenant un flacon d'huile (258). Après un lavage minutieux, j'ai pu mettre au jour l'inscription correspondante. Il va sans dire que de telles lacunes dans l'ouvrage d'E. Bertaux incitent à la prudence quant à sa classification et à ses conclusions.

Outre les études mentionnées, il existe des travaux universitaires, principalement descriptifs, rédigés par certains passionnés d'antiquités locales : Tarantini, Orsi, Sylos, Salazaro, et d'autres.

Ces quelques remarques suffisent à illustrer l'état actuel de la conservation des grottes basiliennes. Les études sur ces grottes ne disposent pas seulement d'une description systématique permettant de tirer des conclusions définitives et précises quant à leur place dans l'histoire de l'art chrétien, mais aussi d'un inventaire complet de ces fascinants monuments du patrimoine grec du IXe au XIIIe siècle en Italie du Sud. Tant que ce travail préliminaire n'est pas achevé, les conclusions tirées, par exemple, par F. Lenormand concernant l'existence d'une école italo-latine distincte d'artistes ayant peint les grottes basiliennes d'Italie restent sans réponse.

Durant l'été 1914, j'ai entrepris un recensement des grottes basiliennes des Pouilles. Le déclenchement de la guerre interrompit mes recherches et je ne pus examiner que les grottes situées aux alentours d'Andria, Bari, Modugno, Monopoli, Fasano, Brindisi, Massafra, Palagianello et Paladiano. Je me propose de présenter certains résultats de ce recensement dans cette étude. Les grottes, souvent naturelles, servaient de lieux d'habitation et de véritables temples aux moines

grecs venus d'Orient. Elles sont disséminées, pour la plupart, dans des vallées profondes, loin des agglomérations. Parfois creusées dans le sol, elles ressemblent généralement à des catacombes (comme la grotte de Sette Chiese, près du domaine de Caffara, à 6-7 kilomètres de la gare de San Vito dei Normanni (Brindisi)). On trouve généralement une grotte principale, portant toutes les marques d'un aménagement liturgique, autour de laquelle sont regroupées les grottes destinées à l'habitation. Dans ces dernières, on peut souvent observer des vestiges de sièges et de lutrins, aux bases fortement usées, taillés dans les parois. Dans d'autres grottes similaires, de longs bancs en tuf étaient aménagés, qui servaient apparemment de lieu de repos nocturne aux ermites. Ces temples troglodytiques bénéficiaient d'une grande attention. Situés dans des endroits plus accessibles, ils sont soigneusement aménagés. Les plans des parois et des plafonds des grottes sont bien creusés, avec des ouvertures pour la lumière et l'air. Nombre d'entre elles conservent des iconostases et des autels taillés dans le même tuf. Les murs et les plafonds sont ornés de fresques. Dans certaines grottes, les fresques ont été fortement endommagées par le temps, l'air et le vandalisme. Dans d'autres, situées sur des propriétés d'intellectuels, les peintures sont intactes et leurs couleurs encore suffisamment vives pour permettre leur analyse. On trouve parfois des inscriptions grecques et latines, indiquant les noms des peintres d'icônes qui y ont travaillé. Les titres des saints sont souvent mêlés. Il est évident que, par exemple, des inscriptions grecques sont écrites en latin, tandis que dans deux ou trois cas, les titres d'un même saint sont écrits à la fois en grec et en latin. Ce dernier point confirme clairement l'influence latine sur la culture monastique grecque en Italie, évoquée précédemment, à l'époque normande, puisque dans les plus anciennes grottes ornées de fresques des X^e et XI^e siècles, les titres sont presque exclusivement grecs. De plus, comme on le verra plus loin, les fresques des églises rupestres du XII^e siècle s'éloignent pour la plupart des modèles byzantins purs et témoignent clairement de l'influence précoce de l'art italien naissant.

Cependant, la première impression que donnent ces fresques, qui révèlent apparemment une grande variété de styles, est celle d'une inspiration byzantine indéniable. À cet égard, il convient de noter que des références à des iconographes grecs ayant œuvré dans les églises rupestres des Apuliens ont été conservées par endroits. Ainsi, par exemple, dans la grotte basilienne située sous la chapelle de la Madonna delle Grazie à Carpignano, au nord-ouest d'Otrante, C. Diehl a découvert les inscriptions intéressantes suivantes dans deux niches : «Μνήστ[η]τη, Κ[ύρι]ε, τοῦ δούλου σου Λεωντος πρεσβι[τέ]ρου κ[α]ι τῆ[ς] συμβίον αὐτοῦ Χρῦσόλεας κ[α]ι Παύλ[ου] τοῦ υιοῦ αὐτοῦ. Ἀμήν. Γραφὲτ διὰ χηρ[ός] Θεοφυλά[κ]του Ζογράφου μηνί [Μα]ῆο ἰνδικτιόν[ος] β ἔτους ζυξ"; «Μν[ή]στ[η]τι, κ[ύρι]ε, τοῦ δούλου σου Ἄδριανοῦ κ[α]ι τῆς σα βίου αὐτοῦ κ[α]ι τον τ[έ]κνων αὐτοῦ τοῦ... πον λω ἀνηκοδομή – [σ]αντος κ[α]ι ἀνηστο[ρ]ήσαντ[ος] τῆς παν[σ]έπτας ὑπονάω ταύτας Μηνί μαρ[τίω] ἰνδικτιόνος ᾗ ἔτους ζφκη. Γραφέν διὰ χηρ[ός] Εὐσταθίου Ζογράφου. Ἀμήν.

Par conséquent, cette grotte de Karpini fut successivement peinte en 959 par Théophylacte, puis en 1020 par Eustathe. Dans la grotte de Saint Blaise (s. Biagio), non loin de la station de s. Vito dei Normanni I (Brindisi) dans le domaine de Gianuzzo, l'inscription fragmentaire suivante subsiste au-dessus de l'entrée : «..... ἱερομαρτιρου Βλασιου ημων. απρος... κυρου ηγουμενου Βενεδιτους και δια συνδρο.. του μ... αιου τεν.... και δια χειρος μωστρου Δανιηλ κ... μιν.....χψειν... ιε."

Par conséquent, la peinture de cette grotte fut achevée par le maître Danilo en 6705 (1197 ap. J.-C.). Les compétents C. Diehl et E. Berto, qui visitèrent certaines grottes des Pouilles, suggèrent l'existence d'une école particulière parmi les moines réfugiés, qui commença à s'affranchir de l'influence byzantine plus tôt que l'école toscane.²⁶¹ Il convient toutefois de rappeler que les archéologues français fondent ce jugement sur les fresques existantes des grottes, ignorant manifestement la couche inférieure de plâtre, souvent saillante, sur laquelle se trouve également la couche de fresque. Il est important de noter ici que, selon C. Diehl, aucune fresque ne porte de traces de restauration. Lorsqu'elle était trop endommagée par le temps, elle était soit effacée du sol, soit remplacée par une nouvelle, soit recouverte de peinture.

L'une des caractéristiques typiques des peintures murales des églises rupestres des Pouilles est la présence quasi systématique d'une image de saint Nicolas de Myre. On sait que très tôt... Dès le XI^e siècle, l'Église latine chercha à remplacer le culte de saint Nicolas de Myre par celui d'un certain Nicolas pèlerin, déposé dans la crypte de la cathédrale de Trani et canonisé par une bulle spéciale du pape Urbain II le 9 janvier 1097. Parallèlement, en Orient, saint Nicolas de Myre

occupait une place prépondérante après la Vierge Marie; des canons et des hymnes lui furent dédiés, des églises lui furent consacrées, etc. À Constantinople notamment, il n'y avait presque aucune église ni aucun monastère qui ne contiennent un fragment de ses reliques. Il va sans dire que les moines étaient des vénérateurs particulièrement fervents du grand thaumaturge, introduisant son image et la commémoration du 6 décembre en Italie, légalisée pour cette date par l'empereur Manuel Comnène (1143-1181).

J'ai découvert des images de saint Nicolas de Myre dans les églises rupestres suivantes des Pouilles :

Brindisi. Crypte Sainte-Lucie sous l'église Sainte-Lucie. Trinité

La crypte actuelle est une église troglodytique d'immigrants grecs, sur laquelle une église paroissiale fut construite en 1635. Des fragments de fresques, datant de la fin du XI^e ou du début du XII^e siècle, y sont conservés. Il est possible que leur réécriture remonte à cette époque. Sous la couche actuelle se trouve une autre couche, également ornée de fresques.

Les images de saint Nicolas de Myre sont relativement bien conservées dans la partie supérieure. Je tiens à remercier chaleureusement Pasquale Camassa, chantre de la cathédrale de Brindisi, pour sa précieuse collaboration lors de la fouille de la grotte.

Aux alentours de Brindisi, on considère cette fresque comme une représentation de saint Blaise. Cependant, un examen plus attentif m'a permis de découvrir, sur le côté droit de la tête, l'inscription grecque ΝΙΚΟΛΑ(ΝΕΔ. Α)ΟΣ. Le caractère des lettres diffère de celui des autres grottes, indiquant une période plus tardive. L'auréole est jaune, bordée de brun et de blanc. Cheveux gris courts, plutôt bien coiffés, avec une petite mèche sur le front. Le front est large et dégagé, marqué de deux grandes rides. Sourcils noirâtres. Nez fin et droit. Grands yeux noirs. Joux légèrement rosées. Barbe grise courte et moustache assortie, tombante. Oreilles pointues. Les doigts de la main droite sont pliés en grec. Le phélonion est de type ancien, lilas. Le sous-vêtement (type indéterminé) à manches étroites (poignets ?) est jaune. L'omophorion est blanc, orné de croix noires. L'Évangile, placé sur le devant de l'omophorion, est drapé sur le bras gauche.

Saint-Vito-des-Normands (région de Brindisi). Grotte de Saint-Biagio, sur le domaine de Gianuzzo.

Cette église rupestre de Saint-Blaise, remarquable pour ses fresques datant apparemment du XII^e siècle, a déjà fait l'objet d'études par Tarantini, Diehl et Berto.

La fresque représentant saint Nicolas de Merliki est partiellement conservée.

De part et d'autre de la tête figurent deux inscriptions : l'une en grec (celle de gauche est à peine visible, probablement effacée lors d'une copie ultérieure) : «os ΝΙΚΟΛΑΟΣ» (hebdomadaire), et l'autre en latin : «S NICOLAVS». Ce détail suggère que l'image originale, portant le titre grec, a été soit entièrement réécrite, soit considérablement remaniée, tout en conservant les caractères byzantins de base. Bien que Diehl ne puisse souscrire à l'analyse de celui qui date l'image de saint Nicolas du XIV^e siècle, en raison de sa grande similitude avec celle décrite précédemment provenant de la crypte de Sainte-Lucie, rien ne permet de la dater de 1197, comme c'est le cas pour la peinture du plafond de cette grotte. Il est clair que le lieu fut fréquenté jusqu'au XVI^e siècle, comme l'indiquent son extension au-delà des peintures des parois latérales et la présence d'une peinture de cette époque dans la partie nouvelle (l'emplacement de l'autel), sur les murs de laquelle aucune trace de peinture similaire à celle de la partie ancienne n'a été découverte. Il est possible qu'après 1197, la peinture ait été remaniée ou entièrement remplacée (représentation de la Nativité du Christ, sous laquelle une autre image est visible). Saint Nicolas doit être daté du début du XIII^e siècle, époque où la coutume de représenter les saints comme des ascètes était encore répandue en Italie (mosaïque de l'abside de l'église Sainte-Marie-du-Trastevere à Rome). Dans la grotte de Saint-Blaise, saint Nicolas porte une auréole jaune entourée de deux bordures, l'une noire, l'autre blanche. Ses cheveux, entièrement gris, sont courts et raides. Il arbore une petite barbe arrondie et une moustache tombante. Son nez est droit et pointu. Son expression est sévère et concentrée. Il porte les vêtements liturgiques habituels d'un saint (un phélonion rouge, un sous-vêtement bleu) et un omophorion blanc orné de croix rouges. Sa particularité réside dans sa ressemblance avec l'omophorion plus tardif, qui était une bande complexe et assez large, négligemment jetée sur les épaules et retombant sur le dos et la poitrine. Il s'agissait, à proprement parler, d'une sorte d'épaulette, taillée dans une pièce d'étoffe en forme de deux fourches, fixées à ses extrémités. Il portait également une sorte de fichu brodé, attaché à la

hanche droite. Les manches du sous-vêtement sont resserrées par des poignets brodés. La main droite est jointe à la grecque, et le saint tient un livre de la main gauche.

Saint-Palagianello (29 kilomètres au nord-ouest de Tarente). L'église rupestre Saint-Nicolas se trouve à 3 kilomètres au sud-est de la gare.

La grotte Saint-Nicolas est située dans une zone isolée et est assez difficile à trouver. Parmi les grottes des Pouilles, c'est sans aucun doute la plus intéressante, tant sur le plan architectural qu'iconographique. Les fresques ont été presque entièrement conservées et méritent une étude particulière, car elles sont très caractéristiques, reflétant les évolutions survenues au fil des siècles et les changements de goûts et de styles. Comme dans la grotte Saint-Blaise, près de Brindisi, le plâtre et la couche picturale se sont effrités par endroits, révélant une couche plus ancienne, elle aussi ornée de fresques.

Dans la grotte Saint-Nicolas, on trouve deux représentations du Thaumaturge de Myre : sur le mur gauche du bas-côté gauche et sur un pilier (à droite) de la nef. Il y a lieu de croire qu'à l'origine, la grotte ne comportait qu'une seule nef. Avec le temps, l'espace étant apparemment devenu restreint, deux bas-côtés avec des autels furent creusés dans la même masse de tuf. On peut en constater les éléments suivants : sur le pilier droit de la nef, dans une arche, se trouve une peinture de saint Nicolas. Dans sa partie inférieure, le plâtre s'est détaché, révélant une couche plus ancienne, représentant également saint Nicolas (Fig. 3). Cette dernière couche est fortement usée, mais on peut y identifier des caractéristiques typologiques. Le décor y est très simple, les couleurs peu vives. L'auréole est pleine, jaune, sans bordure. Cheveux gris courts et raides, petite barbe ronde et moustache tombante. Un nez droit, des oreilles pointues et de grands yeux expressifs confèrent au visage une expression sévère. Le phélonion a un large décolleté, le col du vêtement de dessous n'est pas visible. L'omophorion est orné de croix sombres (brunes ?). En général, cette fresque est semblable à la représentation de la Déisis dans l'abside de la même grotte, datée du XIIe siècle. Au-dessus de l'image décrite de saint Nicolas, comme si

Comme mentionné précédemment, une autre couche de fresques représente également saint Nicolas. Cependant, un simple coup d'œil suffit à constater son style très différent de celui des images similaires de la crypte Sainte-Lucie et de la grotte Saint-Blaise, qui sont sans aucun doute plus récentes que l'image décrite de la grotte Saint-Nicolas. On peut supposer que, dans l'intervalle entre cette dernière et la couche supérieure, au-dessus (voir fig. 3), se trouvaient les fresques de la nef gauche de la même grotte, dont le style est globalement proche de celui de la peinture de la couche supérieure de la grotte Saint-Blaise (le groupe de saint Nicolas et d'autres saints). Dans ce cas, il est clair que la peinture de la nef gauche a été réalisée après celle de la nef centrale. Si l'on considère que la peinture (originale ?) de la nef centrale date du XIIe siècle, soit une période proche de 1197, date à laquelle est réalisée la peinture du plafond de la grotte de Saint-Blaise, il faut alors supposer que la nef latérale gauche de la grotte de Saint-Nicolas, près de Palagianello, ornée de l'image de saint Nicolas, a été peinte à la fin du XIIIe siècle. Cette hypothèse est sans aucun doute étayée par l'ornementation excessivement colorée et frivole de cette nef. On remarque notamment la bordure pointillée autour des auréoles, absente de la peinture de la couche supérieure de la grotte de Saint-Blaise. On sait, par exemple, que de telles lignes pointillées sont présentes dans les mosaïques absidiales romaines dès le XIIIe siècle (mosaïque de l'abside de la cathédrale Saint-Paul-hors-les-Murs – pape Honorius III). Bien entendu, il convient de rappeler que les créations de l'art provincial, dont constituent essentiellement les fresques des églises rupestres du sud de l'Italie, ne peuvent être comparées aux mosaïques romaines qu'avec prudence.

Un examen plus approfondi des peintures de la grotte Saint-Nicolas a révélé ce qui suit : la peinture de la nef gauche a été partiellement remaniée lors de la réalisation du portrait de saint Nicolas sur la couche supérieure du pilier droit (voir fig. 3). Cette restauration est attestée par la bordure pointillée identique autour des auréoles, les couleurs identiques des vêtements et la ressemblance générale dans l'apparence des deux représentations de saint Nicolas. Il est toutefois intéressant de noter que l'omophorion de saint Basile, dans la même rangée de la nef gauche, ne ressemble pas à celui de saint Nicolas (il évoque deux fourches), mais reprend l'omophorion du saint Nicolas postérieur figurant sur le pilier droit de la nef centrale (forme de la croix commissa). On peut donc conclure qu'au moment où la grotte fut peinte, les images de la nef gauche avaient subi des dommages plus ou moins importants. Les visages, quant à eux, semblaient intacts. En revanche, les vêtements nécessitaient une restauration, qui fut effectuée. En particulier, les

vêtements de saint Basile étaient fortement endommagés et furent repeints, en s'inspirant de l'omophorion plus récent de saint Nicolas de la nef centrale. Concernant les vêtements de saint Nicolas dans cette nef gauche, on se contenta d'une bordure pointillée, identique à celle du saint Nicolas postérieur, et d'une légère retouche des couleurs, laissant intacte la forme de l'omophorion.

De manière générale, il convient de noter que cette image fut laissée dans sa forme originale, proche de celle de saint Nicolas dans la grotte de Saint Blaise. Il est à noter qu'il n'était pas placé dans une niche décorative comme les autres figures, mais conservé dans sa forme originale et isolée, car l'inscription à son pied droit s'arrêtait sous la ligne des niches. Saint Nicolas possède une auréole jaune bordée de rouge, le long de laquelle court une ligne blanche pointillée. Son phélonion est rouge et son vêtement de dessous est bleu, avec des manches étroites brodées (poignets ?). Son omophorion est blanc, orné de croix noires. Les doigts de sa main droite sont pliés à la grecque. Il tient un livre dans sa main gauche. Son visage est, à proprement parler, celui d'un ascète. Un large front dégagé, couvert de rides, est encadré de cheveux gris, courts et raides, qui lui tombent sur le front. Il a un nez droit et fin, une courte barbe grise et une moustache assortie. Son expression est sévère. L'inscription près de sa tête se lit : S NICOLAVS. Une autre inscription à ses pieds se lit :

MENE TO DNE FAM LO TVO SARVLO SACERDOT.

Des inscriptions similaires, mentionnant les noms des prêtres qui ont effectué certaines réparations ou construit l'église rupestre, se trouvent dans d'autres grottes. Examinons la représentation plus tardive de saint Nicolas sur le pilier droit de la nef centrale.

SAIN NICOLAV. Aspect d'un vieillard. Auréole jaune bordée de rouge et parsemée de points blancs. Front large et ouvert, profondément ridé. Yeux perçants fixant intensément le spectateur, petites oreilles plaquées. Courte barbe grise, moustache tombante. Expression sévère. L'omophorion blanc est d'une forme tardive (latine), où il disparaît progressivement comme élément indépendant des vêtements épiscopaux, se transformant en simples rayures sur la pénule ornées de croix noires. L'extrémité arrière de l'omophorion, rejetée sur l'épaule gauche et retombant sur la poitrine, est ici remarquable. Ce modelé d'une grande liberté indique clairement que l'artiste s'est affranchi de l'influence purement byzantine et a adopté les conceptions de l'art latin, qui considéraient ce détail vestimentaire comme insignifiant et susceptible d'être représenté à sa guise. Dans ce cas, on se souvient de l'artiste Deodato Orlandi (actif à Lucques en 1288, mort en 1387), l'un des premiers Toscans, qui, dans son polyptyque représentant la Vierge, les apôtres Pierre, Paul, Jacques et Dominique (Pise, Museo civico, sal. III, n° 4), a vêtu l'apôtre Pierre d'une tunique et l'a coiffé d'un pallium, sous la forme d'un large ruban, avec une coquetterie certaine, mais au détriment, bien sûr, de la fidélité historique.

Dans les fresques de l'église Saint-Pierre-à-Grado (près de Pise), on retrouve un évêque portant un omophorion de forme identique à celui de la représentation analysée de saint Nicolas.

Ce fait nous oblige à dater cette dernière de la fin du XIV^e ou du début du XV^e siècle. Il a été noté plus haut que les deux représentations de saint Nicolas dans la grotte analysée sont similaires quant aux couleurs et à la forme de l'auréole, du contour et du liseré pointillé qui l'entoure. Il en va de même pour le personnage. Dans les deux cas, on voit un vieil homme à l'expression sévère, seule la forme des lèvres apportant une légère différence. L'émaciation du saint Nicolas ascétique de la nef gauche est atténuée dans le second cas, où l'on perçoit moins un ascète qu'un critique sévère de la vie. Hormis cela, à proprement parler, aucune différence notable n'est à signaler. La forme des cheveux raides et de la barbe est identique. Il est à noter que cette dernière s'écarte du type purement grec, tel qu'on le trouve par exemple dans la crypte de Sainte-Lucie, et que, sous la couche représentant saint Nicolas, elle se rapproche d'un type peint plus tardif. Il va sans dire qu'une telle similitude formelle n'est nullement fortuite, mais qu'elle a été influencée par les conditions de travail de l'iconographe dans cette grotte. Nous avons suggéré plus haut que la peinture la plus ancienne (originale ?) de cette grotte devrait être considérée comme étant la fresque de l'abside (Déisis) et la représentation de saint Nicolas sur le pilier droit de la nef centrale. Le bas-côté gauche a probablement été construit et peint à la fin du XIII^e siècle. À la fin du XIV^e siècle (?), la peinture de la nef centrale nécessitait une restauration. On y parvint en appliquant une nouvelle couche d'enduit et en repeignant toute la nef, à l'exception de l'abside qui, plus éloignée de l'entrée et donc moins exposée aux intempéries, avait été bien conservée. Au moment de peindre saint Nicolas sur le pilier droit, l'iconographe se trouva face à un dilemme : soit utiliser comme modèle le type contemporain du Thaumaturge de Myre, soit, pour

éviter une rupture typologique avec les peintures existantes dans le reste de l'église, copier l'image de la nef gauche. Il opta pour la seconde solution. Il en reprit les traits principaux du visage, mais y ajouta sa propre touche de modernité pour les vêtements (on ne peut l'affirmer que pour l'omophorion, le reste des vêtements ayant disparu), l'auréole pointillée à la mode, etc. Le visage ainsi obtenu, la position des doigts de la main droite, est typiquement byzantin, mais les vêtements liturgiques sont d'un nouveau type. Dans le même temps, la peinture de la nef gauche a sans doute été quelque peu remaniée, comme mentionné précédemment, et notamment, une bordure et une ligne pointillée ont été ajoutées à l'auréole de saint Nicolas.

Andria (Bari). Crypte de la Madonna dei Miracoli sous l'église du même nom, située dans l'abbaye d'Augustin (à 4-5 kilomètres d'Andria).

Sur le mur droit de la troisième nef, des vestiges à peine visibles d'enduit représentent saint Nicolas «avec ses hauts faits». Un vieil homme. Cheveux gris, courts et raides, tombant sur le front. Une barbe courte et arrondie et une moustache grise tombante encadrent des lèvres fines. Un nez droit et large, des oreilles pointues et plaquées. Un grand front ouvert, profondément ridé. Une expression sévère. L'auréole est jaune, bordée d'une ligne pointillée blanche (?). Un sous-vêtement sans col, semblable à un chiton, est visible sous le phélonion. L'omophorion est blanc, orné de croix noires. La main droite est jointe en grec, tandis que la gauche tient un livre. Des inscriptions de chaque côté de la tête indiquent : SANCTVS NICOLAVS.

Une seule scène subsiste sur le côté droit (l'autre est fortement endommagée), avec une inscription à gauche : FATER FEMINAMURM, et au-dessus : S NICOLAVS. Un vieil homme est alité. Saint Nicolas (semblable à celui décrit) lui apparaît en songe. Les détails sont indistincts, mais la composition générale et les inscriptions suggèrent que l'iconographe a voulu représenter le sauvetage par saint Nicolas d'un riche homme ruiné qui projetait de sacrifier ses filles. La traduction byzantine de ce récit est intéressante à cet égard. Saint Nicolas y est représenté comme un vieillard, tandis que Gentile da Fabriano (1370-1428) le représente comme un jeune homme en habits ordinaires dans la même scène.

Ces éléments stylistiques permettent de dater la fresque du bas-côté droit de la crypte de la fin du XIII^e siècle. Il convient toutefois de noter que la peinture originale fut achevée bien plus tôt, comme en témoignent les caractéristiques de la représentation de la Vierge Marie dans l'abside centrale. La restauration des fresques date sans aucun doute de cette période.

Cette description schématique des représentations de saint Nicolas de Myre dans plusieurs grottes des Pouilles, datant généralement des XII^e et XIII^e siècles, révèle aisément que les artistes étaient guidés par des traditions bien ancrées qui définissaient le type du saint. Cheveux courts, raides et lisses, barbe arrondie, nez droit, oreilles pointues et plaquées, vêtements de style oriental, disposition des doigts à la grecque et, parfois, inscriptions grecques : autant de caractéristiques que l'art occidental des XIII^e et XIV^e siècles avait abandonnées. Par exemple, Angelico (1387-1455) représente saint Nicolas, au moment où il fait ses adieux à un navire chargé de blé, comme un vieillard portant une double tiare et un manteau. Les traits de son visage ne rappellent en rien le type grec. Il est plutôt italien. Le visage est plein, l'expression douce et tendre. Le nez est court, les oreilles rondes, qui dépassent de cheveux courts (entre parenthèses).

Une barbe arrondie, une moustache légèrement frisée et une moustache similaire. Gentile de Fabriano en donne un exemple semblable dans la scène de la résurrection des fils d'un paysan sortis de tonneaux.

À cet égard, saint Nicolas, sur la grande icône de Barthélemy Vivarini, dans le bas-côté droit de la basilique Saint-Nicolas de Bari, est particulièrement intéressant. Cette icône est datée de 1476. Saint Nicolas y est représenté comme un vieillard parfait : crâne nu, cheveux courts et bouclés uniquement aux tempes, petite touffe de poils sur le front, barbe arrondie et bouclée et moustache similaire. Il est vêtu à l'occidentale. Ortolano (1467-1527) le représente de façon presque identique.

Cependant, rien ne permet d'affirmer que nos fresques soient d'origine purement grecque, car les exemples de ces dernières ne présentent que des similitudes de style. Comme on le sait, les recherches ont mis au jour un ensemble intéressant d'images de cette catégorie dans les fresques du mur de la nef gauche de l'église Maria Antiqua, au Forum romain. Selon le Liber Pontificalis, ces fresques sont traditionnellement datées du pontificat de Jean VII (705-707). Il est toutefois fort possible qu'elles aient subi des restaurations sous Nicolas II (857-867).

Parmi les saints à la droite du Sauveur figure une image de saint Nicolas de Merlicia, presque entièrement détruite par le temps. On peut cependant en déterminer le type. Le visage est juvénile, de 35 à 40 ans, avec une barbe noire courte et arrondie et des oreilles courtes (aplaties, pointues ?). Les cheveux courts sont striés de gris. Une auréole jaune unie orne son visage. L'omophorion est blanc, orné de croix rouges. Un pan du vêtement descend sur sa poitrine, sous sa taille, puis dans son dos, passant de l'épaule gauche à la droite, où il retombe sur sa poitrine et repose sur son épaule gauche. Un long sous-vêtement est visible sous sa courte tunique rouge. De la main droite, il bénit en grec, tandis que de la gauche il tient un livre.

Cependant, il faut dire que, malgré le caractère byzantin indéniable de cette description, et d'ailleurs de toutes les représentations de saints sur le mur de la nef gauche de cette église, elles restent encore trop proches des peintures des catacombes d'une période postérieure. Hormis l'apparence juvénile du type de saint Nicolas (cheveux noirâtres), que l'on retrouve plus tard au XIV^e siècle chez Lorenzo di Nicolo, cette proximité se reflète dans les détails de tout ce qui est «préchrétien» : coiffure, etc.

Le type de saint Nicolas de Merliki, assez classique pour l'art byzantin, est sans aucun doute celui représenté sur les mosaïques du monastère Saint-Luc de Phocide (Grèce), datant du XI^e siècle. Ces mosaïques sont d'autant plus précieuses que, selon Charles Diehl, leur style est très proche de celui des miniatures du Ménologe de Basile (Vatican). Sur ces fascinantes mosaïques, saint Nicolas est représenté comme un vieillard. Son visage étroit est encadré de cheveux gris, courts et raides. Il a un grand front dégagé, un nez droit et fin, de grands yeux, des oreilles pointues et légèrement plaquées, une barbe grise arrondie et une moustache tombante. Ses petites lèvres affichent une expression concentrée et douce. Un large omophorion blanc orné de croix noires repose nonchalamment sur ses épaules, ainsi qu'un phélonion blanc teinté de noir. Les manches de son vêtement sont retroussées. Sa main droite est jointe à la grecque, tandis que sa main gauche (sous le phélonion et l'extrémité de l'omophorion) tient un livre. L'inscription se lit : O AGIOS NIKOLAOS. La ressemblance de cette mosaïque avec les représentations anglaises de saint Nicolas est frappante. La similitude typographique est remarquable. Même un détail comme les oreilles pointues est rendu avec une précision absolue. Il est donc indéniable que les auteurs des fresques des Pouilles se sont inspirés, à cet égard, des traditions grecques, particulièrement proches des habitants des grottes des Pouilles. Mais tout ce qui sort du cadre typique, tout élément d'importance secondaire, un élément, pourrait-on dire, décoratif, tout cela a pris une forme étrangère aux représentations purement grecques. L'omophorion, par exemple. Sa forme originelle (diptyques) et sa forme fixée ultérieure consistent en une large bande, posée lâchement sur les deux épaules, dont les extrémités descendent sur la poitrine et le dos. Les fresques des Pouilles, comme nous l'avons vu, oubliant apparemment la signification idéologique et historique de cette position de l'omophorion, transforment ce dernier en une sorte d'épaulette, découpée dans un morceau de tissu en forme de deux fourches. Certes, l'essence ne semble pas changer, car le style grec présente également une épaulette similaire. Par conséquent, le modèle est conservé, et le Grec ne se tromperait pas en reconnaissant, pour ainsi dire, le rang d'un saint. Cependant, l'artiste s'est éloigné de la vérité historique, optant pour une approche occidentale qui a transformé cet élément indépendant des vêtements épiscopaux en un détail décoratif de la pénule.

Rien ne permet de penser qu'il s'agisse d'une incompétence de l'artiste. Par endroits, la technique laisse à désirer. Une interprétation plus juste serait d'y voir une libération spécifique et méthodique de la rigueur générale des modèles byzantins, un processus qui débuta à cette époque (XII^e-XIII^e siècles), notamment chez les Toscans. Le type demeura le même, mais les éléments secondaires firent l'objet d'une libre réinterprétation, avec parfois des ajouts insignifiants. Le dogmatisme fut aboli par la décoration. C'est précisément ce que l'on observe dans les fresques des Pouilles. Il suffit de comparer les images de saint Nicolas décrites ici avec sa mosaïque au monastère Saint-Luc (fig. 5) pour constater que les iconographes des Pouilles perpétuèrent le modèle établi par l'art byzantin.

Le visage et le style du vêtement étaient identiques, mais à cette base, un élément décoratif fut ajouté. Insatisfaits des couleurs bigarrées de l'ensemble, ils les rehaussèrent d'ornements pointillés et lumineux sur les manches, le col, l'auréole, etc.. Il en résultait une certaine fantaisie, une légèreté de style et un pittoresque, quoique de faible valeur. Curieusement,

plus on s'éloigne du XI^e siècle, plus cet élément ornemental devient coloré, bien que le type corresponde parfaitement aux indications de l'original grec.

Les écarts mentionnés précédemment entre les représentations alpines de saint Nicolas et les modèles purement byzantins suggèrent qu'il s'agit ici d'œuvres d'artistes qui, tout en restant fidèles aux traditions grecques, créèrent un style quelque peu unique, que l'on pourrait qualifier, en partie, de byzantin modernisé. La présence de ces dernières dans les grottes des Pouilles témoigne clairement du fait que leurs premiers habitants, à partir du XI^e siècle, se sont progressivement éloignés de leur terre natale et ont adopté les goûts locaux, fruits de l'art local. Ce constat avait déjà été fait par F. Lenormand, visiteur occasionnel des grottes des Pouilles dans les années 1880.

Faute de données suffisantes, les recherches n'ont pas encore permis de trancher définitivement sur la genèse et les caractéristiques propres à cet art local des Pouilles du XII^e et siècle, qui a supplanté l'œuvre des peintres d'icônes purement grecs. Sans préjuger de cette conclusion, il nous semble intéressant d'examiner une miniature du Codex Exultetus, conservée dans les archives de la cathédrale de Bari, représentant saint Nicolas de Myre. Ce codex, datant du XI^e siècle, présente un intérêt particulier pour notre propos car, bien qu'écrit à la main par un calligraphe de l'abbaye bénédictine de Bari fondée en 978, ses miniatures évoquent des originaux byzantins.

Un médaillon représentant saint Nicolas de Myre orne la bordure latérale du cinquième folio. Il a un front large et dégagé, des cheveux courts et grisonnants, de grands yeux noirs, des oreilles pointues et plaquées, une barbe grise arrondie et une moustache tombante sur des lèvres fines. Son expression est sévère. Le phélonion est rouge, l'omophorion blanc, orné de croix vertes. À droite figure l'inscription : A NIKOLAOS.

Le dessin est rude, irrégulier (les différentes parties du corps sont disproportionnées) et schématique (les oreilles et les cheveux ne sont pas représentés). D'une part, cette image s'écarte nettement du modèle grec : l'absence d'auréole. En revanche, son style est très proche, par exemple, de celui de la mosaïque représentant saint Nicolas dans la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, généralement datée du XI^e siècle. Certes, le dessin de cette dernière est plus abouti, l'expression légèrement différente, mais pour le reste, les deux images sont presque identiques : même forme de barbe, de moustache, de nez et d'oreilles. Ainsi, dans la miniature de l'Exultet bénédictin, peinte dans une région autrefois particulièrement densément peuplée d'immigrants grecs, ainsi que dans les fresques décrites précédemment, une nette divergence par rapport à l'original grec est manifeste. Pourtant, l'art latin (Exultet), dans ses œuvres à vocation ecclésiastique, conservait encore le type byzantin. Il va donc de soi que les artistes qui ont repeint les anciennes fresques des grottes des Pouilles ou qui en ont réalisé de nouvelles aux XI^e et XIII^e siècles pouvaient déjà être familiarisés avec l'écart direct par rapport à l'original grec dans les œuvres des maîtres bénédictins de l'abbaye de Bari. Bien qu'il n'existe aucune donnée définitive concernant l'influence de cette dernière sur les fresques des grottes, il est possible de formuler des hypothèses. À tout le moins, il est certain qu'elle est à l'origine de l'omophorion simplifié représenté dans les fresques des Pouilles. Sur aucune des épaules de saint Nicolas de l'Exultetus, l'extrémité de l'omophorion n'est visible; celle-ci devrait être drapée sur la poitrine, comme c'est le cas dans la mosaïque de saint Luc. Par conséquent, l'omophorion y prend la forme de deux fourches, c'est-à-dire le style latin.